

Contact

06 75 59 90 64

laurent.mann@avoodware.com

La Chute

Laurent Mann

- 2011 -

<http://www.avoodware.com>

La Chute

mythotragédie en quatre actes

Alexandra : la fille

Philippe : le père

Marie : la mère

Antoine : l'amoureux

Claire : l'amoureuse

Une voix de **sage-femme**

Acte I

Une chambre d'adolescente. Un lit et des peluches sur le lit, des posters sur les murs...

Un placard, des robes dans le placard, une psyché...

Sur une étagère, un crâne blanc recouvert d'un voile.

Scène 1 : Alexandra

Voix de la sage-femme : « Respirez. Respirez. Respirez... Bloquez tout. Poussez ! Poussez, poussez, poussez... »

Cris de parturiente.

Et puis encore : « Voilà, respirez à fond maintenant. Respirez... Respirez... Respirez et... bloquez tout !

Maintenant, poussez ! Poussez, poussez, poussez... Vvvoi-lààà. »

Pleurs d'un nouveau-né.

Alexandra entre, nue, retenue par un cordon

Alexandra – Ho ! Ho ! Poussez pas. Voilà, voilà, j'y vais. J'y vais... Voilà, j'arrive... Y a pas urgence quand même. J'arrive. C'est ici ? Là, sur ces quelques planches ? Ici qu'il me faut être ? J'y suis. Être ? (*se penche sur elle-même, annonce*) C'est une fille. Une fille ? Être une fille, pourquoi pas, hein ? Poupées, dînettes, marelles et cordes à sauter. Pourquoi pas ? La vie en rose. Pouffer avec les copines en vidant des pots de Nutella. S'épiler le maillot en chantonnant un jour mon prince viendra. Ça donne envie, hein ? On a le choix ? On n'a pas le choix. (*s'avance, est retenue par le cordon*) Maman, tu peux me lâcher maintenant. Lâche-moi, tu veux. Mais lâche-moi, merde ! (*l'arrache*) Ça commence. Tout faire soi-même, seule. Vivre. Jouer son petit rôle. Seule. À la fin le rideau tombe et le

public s'en va. Quoi d'autre ? Quoi d'autre ?! Ils ne savent pas. Ils attendent, silencieux, dans l'ombre, leurs regards braqués sur moi. Quoi d'autre ? Ils attendent. Quoi, on n'aurait pas le choix ? Il faudrait se donner en spectacle, puisqu'on vous regarde ? Non. Je ne donnerai rien. (*un temps*) Je ne donnerai rien. (*un temps*) Ils attendent, l'œil rond et dévorant. Ils attendent. Ils me prendront tout. Ils arracheront chaque morceau de mon être avec leurs dents. Mais je ne donnerai rien. Ne rien donner, non. Mais ils me prendront tout, je le sais bien. Morceau par morceau. A la fin c'est moi qu'ils prendront. A la fin, c'est moi qu'ils prendront en spectacle. Moi, en spectacle. Mais je ne donnerai rien, moi. (*pause ; s'observe dans la psyché*) Est-ce bien moi seulement ? Une image peut-être ? Moi projetée, moi déformée, moi caricaturée. Un reflet un peu vulgaire. A peine un souvenir. Moi ? Non, ce n'est plus moi. Je ne suis pas ce masque que je porte. Ce visage... Ce corps... Ce cul... Ce n'est pas moi. Je ne suis pas ce costume de chair qui me dissimule. (*pause ; s'observe encore*) Joli costume, faut avouer. Je ne suis pas mal faite. Pas mal faite du tout. Ce corps... Ce visage... C'est entendu, je suis belle ! Ils m'aimeront puisque je suis belle. Ils aimeront ce morceau de chair, si ce n'est pas moi qu'ils aiment. Se faire aimer, voilà tout ce qui compte. Attirer les regards, les capter et puis exister. Se faire aimer et puis exister. Là, dans le regard de l'autre. Exister. Être aimé. (*pause ; s'observe encore*) Mais pas comme ça. Trop de chair, pas assez de mystère. (*enfilant une robe, courte, sexy*) On jette un voile pudique sur le néant, un voile par-dessus sa nudité désespérante, et l'on a créé quoi ? Une illusion ? Une femme ? Un mensonge de plus. Une femme, c'est-à-dire le désir qu'ils en auront. Beauté dissimulée, suggérée, fantasmée : un mensonge. Quoi d'autre ? (*jouant avec un voile - en dessous, un crâne*) Dissimuler. Mentir. Mentir à tous et d'abord à soi-même. Se mentir. Feindre d'ignorer la vérité nue et noire, son universelle laideur, ignorer que l'on ne fait face qu'au néant, ce dieu mort et qui nous espère. Feindre, oublier, ignorer, croire, mentir, et puis ne jamais, non jamais tomber le masque. (*elle tire sur le voile*) Il n'y a au-dessous qu'un squelette sans âme, un crâne blanc et qui se marre. (*s'adresse au crâne*) « Now get you to my lady's chamber, and

tell her, let her paint an inch thick, to this favour she must come ; make her laugh at that. » Hamlet, acte cinq, scène première. Tout a été dit. Pourquoi le dire encore ? Fais-les rire avec ça. Ressasser. Ruminer. Vivre... C'est inutile. (*pause*) Nous ne sommes que cela, de pauvres comédiens sur une vaste scène et qui se répètent. Farce vulgaire où acteurs et spectateurs se confondent et se reflètent. Où rien n'est vrai que les rares moments d'extase ou d'intense douleur, quand malgré tout tombent les masques, se taisent les mots et jaillissent les vérités profondes. Quand se dresse le squelette blanc qui nous fait si peur. Fais-les rire avec ça. De pauvres comédiens, tristes spectres. La tragédie. La tragédie, voilà comme il faut vivre ! (*se maquille*) La scène est partout, ventre gigantesque où chacun se nourrit de la tragédie de l'autre, de ses tripes. Il n'y a pas de spectateurs, seulement des charognards attablés autour d'une charogne. Ils sont là. Ils attendent. Ils n'ont que leurs yeux pour pleurer et leurs bouches pour rire, et les battements de leurs petits cœurs pour se mettre à l'unisson de mon âme et vivre par procuration la tragédie qui me consume. Qui déjà me consume. Et ils sont là, à attendre, dans l'ombre, le cul calé dans leurs fauteuils et toussotant à qui mieux mieux pour exister davantage. Ils attendent, du drame, espèrent de l'émotion et puis des larmes. Du rire, du sang, du sexe et puis ma mort. Ils attendent. Bien. Il me suffira de vivre, et puis de bien mourir. Surtout bien mourir. Oui, mourir. Alors, pour peu que je meure bien, ils applaudiront. Ils frapperont dans leurs mains au-dessus de mon cadavre encore chaud, heureux d'avoir vécu un peu de moi, d'avoir touché un peu de mon âme et entrevu l'aveuglant éclat de ma solitude et qui est aussi la leur. A la fin, repus de moi, ils applaudiront à ma mort et puis ils s'en iront. Ils s'en iront enfin. Tous. Chacun d'entre eux. Chacun reclus derrière son propre masque de vivant, arpentant ses propres planches, et seul. Ils s'en iront. Ils m'auront tout pris. Une tragédie ? Non, un divertissement.

on frappe à la porte

Trois coups. Voilà. Voilà. Je suis prête. Comment suis-je ? Appétissante ? À croquer ? Tant mieux. Il est temps. Voilà. Je suis prête. Qu'on fasse entrer le père.

Scène 2 : Alexandra, Philippe

Philippe – Alexandra ? Alex, mon cœur, tu es là ? Je peux entrer ? Pourquoi tu ne réponds pas ?

Alexandra – Oui, Papa, entre. Je suis là. Je suis Alexandra et c'est ma chambre. C'est ma chambre, tu vois. Je suis là, dans ma chambre. Ça fait quinze ans. Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Philippe – Rien. Mais rien. Je veux dire, rien de particulier. Je voulais te parler, savoir comment tu vas. Seulement te parler. Bonjour. Tu vas bien, mon cœur ?

Alexandra – Arrête de m'appeler 'mon cœur', Papa. À Maman, tu dis 'ma chérie', à moi 'mon cœur', on ne s'y retrouve plus à la fin. Me parler ? Tu as quelque chose à me dire ? Tous les jours tu as des choses à me dire, on dirait. Oui, je vais bien. Pourquoi pas ? Me parler de quoi ?

Philippe – Je ne sais pas. Pourquoi es-tu tellement agressive ? Te parler de choses et d'autres, j'imagine. Juste parler. Comme un père et sa fille. On peut bien se parler de temps en temps.

Alexandra – Oui, c'est ça, se parler. De temps en temps. Comme si je n'avais que ça à faire.

Philippe – Je te dérange ? Que pourrais-tu avoir de si urgent à faire que tu ne puisses avoir un moment pour ton père ?

Alexandra – Des trucs, tiens. Je ne sais pas moi. Tout. Rien. Plein de choses. Ecouter de la musique. Ranger ma chambre. Compter mes chaussures. Me coiffer, me maquiller, me faire les ongles. Penser, réfléchir, à la vie et à la mort. Triste comédie ou joyeuse tragédie, là est la question. Et puis j'ai un rendez-vous. Tout à l'heure. Avec un garçon. Oui, un garçon. Tu ne vas pas t'évanouir ? Tant mieux. Il faut que je me prépare, que je me fasse belle pour lui. Tu vois, j'ai mis une robe. Il s'appelle Antoine, si tu veux savoir. Tiens, puisque tu es là, comment tu la trouves ma robe ?

Philippe – Montre-moi. Tourne un peu. Dans l'autre sens. Tu es très belle, ma fille. Tu es merveilleuse. Tout simplement merveilleuse. Tu es la plus belle, mon cœur.

Alexandra – La plus belle ? Oui, bien entendu. Je le sais ça, je suis ta fille et, miraculeusement, je suis la plus belle. Mais la robe ?

Philippe – Quoi, la robe ? Ha, oui, oui, bien aussi la robe. Bien, très bien même. Très jolie. C'est juste que, quand même...

Alexandra – C'est juste que quoi ?

Philippe – Elle n'est pas un peu... Elle est un peu courte, non ? Elle est courte quand même, cette robe.

Alexandra – Elle est courte. Très courte même. C'est ça qui est joli normalement. Ou bien quoi, c'est moi ? Ce sont mes jambes ? Tu les trouves trop longues, mes jambes ? Ou bien mes cuisses ? Trop grosses mes cuisses ? Ou peut-être que tu n'aimes pas mes genoux. C'est ça, tu n'aimes pas mes genoux, hein ?

Philippe – Si, bien sûr. Mais si, voyons. Ce n'est pas ça, ni tes jambes ni tes genoux. Je voulais dire, trop courte, la robe. Enfin mon cœur, quand même, on ne risque pas de voir ta culotte ? Au moindre courant d'air, on verra ta culotte, tu ne crois pas ?

Alexandra – Oui, Papa, on verra ma culotte. Peut-être, va savoir. S’il y a un coup de vent. Et après ? S’il n’y a que ça pour leur faire plaisir aux garçons, ça ne me coûte pas tellement. Et d’ailleurs, puisque tu tiens à tout savoir, ça fait longtemps que je n’en mets plus, Papa, des petites culottes. Je ne suis plus cette petite fille là, tu sais, plus la petite fille à son papa avec ses petites culottes bien blanches et petit nœud rose sur le devant.

Philippe – Tu ne... Oui, bien sûr, je sais que tu n’es plus une petite fille, mais vraiment ? Quoi, tu ne vas pas mettre de culotte ?

Alexandra – Je ne risque pas vraiment d’attraper froid, tu sais. Et puis, j’ai des poils maintenant.

Philippe – Alexandra !

Alexandra – Quoi, qu’est-ce que j’ai dit ? Tu en doutes peut-être ? Tu veux vérifier ? C’est ça, tu veux vérifier, hein ? (*saisissant sa main*) Allez quoi, tu ne vas pas faire ton timide. Ça ne te gêne pas d’habitude, me toucher les fesses, hein mon Papa ?

Philippe – Tu n’es pas drôle, Alexandra.

Alexandra – Ou alors les seins, si tu préfères. Tu as vu, ils ont encore grossi mes seins.

Philippe – Arrête ça, s’il te plaît.

Alexandra – Qu’est-ce que tu en penses ? Tu les aimes mes seins ? Mes seins au moins, tu les aimes ? Seront plus gros que ceux de Maman, non ?

Philippe – Mais qu’est-ce qui te prend tout à coup ?

Alexandra – Plus beaux en tout cas. Oui, plus ronds. Plus hauts aussi. Dis, tu préfères quoi aujourd’hui, palper le melon ou toucher le bonbon ?

Philippe – Alexandra, tu te rends compte de ce que tu dis ?

Alexandra – C’est pour ça pourtant, pour ça que tu es venu dans ma chambre. C’est toujours pour ça, hein ? Palper un peu, voir si les fruits sont mûrs.

Philippe – Alex, je ne te comprends pas. De quoi tu parles ? A quoi tu joues ? Tu deviens folle, on dirait.

Alexandra – Oui, c’est ça, complètement folle. Folle à lier. Ça t’arrangerait ça, hein ? Folle à se faire baiser par le premier venu, pourquoi pas. Une débauchée, une garce, ta propre fille. Alors autant profiter de l’aubaine, pas vrai ?

Philippe – Tu cherches à me pousser à bout, je le sais bien. Tu n’y arriveras pas, Alex. Je ne vais pas entrer dans ton petit jeu.

Alexandra – Me faire baiser par le premier venu, ce n’est pas une mauvaise idée après tout. N’importe qui pourvu que ce ne soit pas toi. Me faire prendre, avant que tu ne me prennes ça aussi. Parce que tu dis ‘mon cœur’, mais tu serais plus sincère si tu m’appelais ‘mon cul’, pas vrai ? Ça serait plus clair. Parce que tu t’en tapes pas mal du cœur, hein Papa ? Ce n’est pas tellement ça qui t’intéresse finalement.

Philippe – C’est encore ce truc de la comédienne. Ton petit numéro ne m’amuse pas, tu t’en rends compte au moins ? Ça ne me fait pas rire, Alex. Pas rire du tout.

Alexandra – Pas rire ? Voyons, c’est une tragédie. C’est la vie, mon petit papa, et il ne s’agit pas d’en rire. Elle n’est pas drôle la vie, tu sais. Elle s’écrit avec des larmes et du sang. La vie, avec des larmes

et avec du sang. Mais tu ne le feras pas couler, mon sang. Tu ne me prendras pas ça. Tu m'as trop pris déjà. Trop de larmes.

Philippe – Tout ça n'a aucun sens.

Alexandra – Je me souviens de tout, tu sais. Tes regards dégoulinants, la fausse chasteté d'un père, et puis tes grosses mains qui jouaient les innocentes, tes grosses mains qui se jouaient de mon innocence.

Philippe – Tu vas trop loin, Alexandra. Tais-toi maintenant. Je n'ai pas à entendre plus longtemps tes petites histoires.

Alexandra – Juste l'affection bien normale d'un père, c'est ce que j'étais censé croire, pas vrai ? Et je les ai crues moi, tes mains, quand elles me touchaient comme ça. Et je croyais que c'était moi qui n'étais pas normale, qui étais une mauvaise fille, de n'aimer pas ça, les caresses de mon père. Je te croyais, moi. J'avais confiance. Mais la vérité c'est que tu n'es qu'un salaud.

Philippe – Alexandra ! Tu parles à ton père, je te rappelle.

Alexandra – Oui, à mon père, un salaud. Un salaud !

Philippe – Ne me pousse pas à bout, Alex.

Alexandra – Salaud ! Pervers !

Philippe (*il la gifle*) – Ça suffit !

elle tombe sur le lit et pleure

(*contrit*) Je t'avais dit d'arrêter, je t'avais dit de te taire. Je te l'avais dit pourtant.

Alexandra, en aparté – Oh, il va payer pour ça. Pour ça aussi il faudra bien qu'il paie.

Philippe – Tu sais bien que je ne t'ai jamais touchée, jamais touchée comme tu dis. Pourquoi racontes-tu de pareilles horreurs ? Je ne comprends pas. Je ne te comprends plus, Alex.

Alexandra, en aparté – Ça, il n' imagine pas comme ça va lui coûter cher.

Philippe – Qu'est-ce que tu marmonnes encore ? On n'entend pas ce que tu dis.

Alexandra – Rien. Rien, Papa. Ça ne s'adressait pas à toi. Ça s'appelle un aparté. J'annonce mes funestes desseins. Tu n'es pas censé entendre.

Philippe, en aparté – Elle parle comme si elle avait un public. Elle est folle décidément. Pauvre enfant, ma petite fille... (*à Alexandra*) Ecoute, mon cœur, excuse-moi, je n'aurais pas dû te gifler. Je suis désolé. Mais tu es allée beaucoup trop loin cette fois. Qu'est-ce qui t'a pris ? Parfois, je ne te comprends plus. Qu'est-ce que tu cherches à prouver ? Non, oublions ça, peu importe après tout. Montre un peu cette joue.

Alexandra – Ne me touche pas ! Ne me touche plus jamais, tu entends. Je préfère encore quand tu me frappes. Ça fait mal moins longtemps quand tu frappes. Tu vois, c'est fini déjà. C'est fini. Oui, n'en parlons plus. (*silence*) Elle rentre quand, Maman ?

Philippe – Maman ? Je ne sais pas. Bientôt j' imagine.

Alexandra – Bientôt ? Tant mieux, tant mieux. (*pause*) Quand même, je me demandais...

Philippe – Quoi ? Qu’est-ce que tu te demandais ?

Alexandra – Vraiment, tu ne te doutes de rien ?

Philippe – Si je ne me doute de rien ? De quoi devrais-je me douter ? Qu’est-ce que tu vas imaginer encore ?

Alexandra – Rien. Je n’imagine rien. Mon pauvre petit papa. C’est seulement que tu ferais sans doute mieux de t’intéresser plus aux fesses de ta femme qu’à celles de ta fille.

Philippe – Ne recommence pas, Alex. Je t’en prie, ne recommence pas. La première séance m’a épuisé.

Alexandra – Elle boit. C’est une ivrogne. Et l’alcool, vois-tu, il n’y a pas que le gosier que ça lui réchauffe.

Philippe – Vraiment, on dirait que ça t’amuse. On dirait que ça te plaît de tout détruire, rendre moches les choses qui t’entourent. On dirait que le bonheur te dérange. Celui des autres, mais le tien aussi. Le tien surtout. Tu te construis tes petites tragédies, tu inventes tes petites histoires, jusqu’à salir l’amour d’un père...

Alexandra – L’amour d’un père ?! Oh, arrête donc de te servir des mots comme d’un détergent. Ton amour, il est sale, Papa. Il est sale et ça ne s’enlèvera pas, tu comprends.

Philippe – Tu n’en as donc jamais fini.

Alexandra – Non, ça ne s’enlèvera pas. Il faut que tu te rendes compte que c’est fini tout ça, je ne suis plus ta petite fille chérie avec ses petites culottes bien blanches, cette enfant émerveillée par son père, aveuglée par l’éclat du héros. Je ne suis plus cette petite chose ignorante et naïve, la petite fille à son papa.

Philippe – Mais qui cherches-tu à convaincre à la fin ? Ne vois-tu pas qu’il n’y a que nous deux dans cette chambre ?

Alexandra – Tu ne peux plus m’endormir avec tes beaux discours. Tu vois, je ne crois plus en toi. C’est fini, tu comprends. Fini tout ça.

Philippe – Décidément je ne te comprends pas. Mais tu as raison sur un point, tu n’es pas folle. J’ignore à quoi tu joues, ou pourquoi tu y joues, mais tu n’es pas folle.

Alexandra, *se détournant, faisant l’enfant* – C’est fini. Fini tout ça. Il est parti. Il n’est plus là. Voilà, c’est fini. Il s’en va. Je suis seule maintenant, toute seule. Il est parti. Il fait noir. Ha, ma pauvre tête. Il y a du bruit dans ma tête. Trop de bruit. Trop de bruit. Trop de bruit !

Philippe – Qu’est-ce qui ne va pas avec toi ? Réponds-moi. Que cherches-tu ? Pourquoi fais-tu toutes ces choses ?

Alexandra – Il est parti. Je suis dans le noir, toute seule. Il y a du bruit dans ma tête. Trop de bruit. J’ai peur. J’ai peur. Je veux mon doudou. Je veux Pimpin. Où es-tu, Pimpin ? Pimpin ? Je ne le trouve pas. Je ne le trouve pas. Pimpin ? Pimpin ? Je ne le trouve pas.

Philippe – Non, pas folle pourtant.

il sort

Scène 3 : Alexandra, Philippe

Alexandra – Ah, te voilà. Tu étais là, hein ? Tu t’étais caché, petit coquin. Bonjour, Pimpin. Comment vas-tu ? Tu m’as manqué, tu sais. Je n’aime pas quand tu me laisses toute seule comme ça. Je peux me mettre dans tes bras, dis ? Tu veux bien, n’est-ce pas, que je me mette dans tes bras ? Voilà, c’est bien. Comme tu es doux, mon Pimpin. Et

moi comme je suis triste. Je suis triste, tu sais. Une petite fille seule et triste. C'est moi. Et je n'ai que toi. Il fait noir. J'ai peur, seule dans le noir. Pourquoi fait-il si noir ? Et puis il y a du bruit, trop de bruit. Tu entends ? J'ai peur, Pimpin. Quand je ferme les yeux, c'est tout noir aussi à l'intérieur de moi. Pourquoi ils me laissent toute seule comme ça ? Ils sont tous les deux, ensemble, toujours tous les deux, et moi je reste seule, toute seule. Je les entends parler et puis rire, parler et puis rire, parler et puis rire. Ils rient comme ça, comme si je n'existais pas. Parfois... Tu m'écoutes, Pimpin ? Parfois, quand je suis avec eux, ils se regardent et ils se disent des choses avec les yeux, des choses que je ne comprends pas, et alors c'est comme si je n'existais pas, tu comprends. Mais peut-être que c'est ça, peut-être que je n'existe pas. C'est ça, peut-être qu'ils ne veulent pas que j'existe. Qu'est-ce que tu en penses toi, mon Pimpin ? Peut-être qu'ils ne veulent plus de moi parce que je ne sais pas être gentille. Papa, il me dit toujours d'être gentille, une gentille petite fille. 'Sois gentille, sois gentille', il dit toujours. Moi, j'essaye. Etre gentille, j'essaye. Et après, Maman elle dit : 'Arrête d'être toujours dans nos pattes !' C'est ça qu'elle dit toujours, Maman. 'Arrête d'être toujours dans nos pattes !' Elle est fâchée et moi je pleure et Papa il répète : 'Ne pleure pas. Sois gentille, sois gentille.' Mais je sais pas moi ce que ça veut dire. Etre gentille ? Je ne sais pas. J'ai peur. Il fait noir, tout noir. J'ai peur. Pimpin ? Pimpin ? (*elle pleure, elle appelle, doucement*) Papa. Papa ?... (*criant*) Papa ?! Papa !!

Philippe, *il a dix ans de moins* – Je suis là. Je suis là, mon cœur. Que se passe-t-il ? Il est tard, tu sais. Pourquoi tu ne dors pas ?

Alexandra, *jouant l'enfant* – C'est Pimpin. Il dit des choses, ça m'empêche de dormir.

Philippe – Pimpin, il dit des choses ? Quelles choses ?

Alexandra – Il dit que je ne suis pas gentille.

Philippe – Il dit ça, Pimpin ? Que tu n'es pas gentille ? Quoi, ce Pimpin-là ?

Alexandra – Oui, il dit que je ne suis pas gentille, pas gentille du tout, et ça me fait pleurer, moi.

Philippe – Monsieur Pimpin, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Ma petite fille ne serait pas une gentille petite fille ? Dites-moi, Monsieur Pimpin, elle vous a fait quelque chose ?

Alexandra – Non, non, je lui ai rien fait moi.

Philippe – Elle vous a tiré les oreilles, c'est ça ?

Alexandra – Non, je lui ai pas tiré les oreilles.

Philippe – Elle vous a aplati le nez alors ?

Alexandra – Non, non.

Philippe – Arraché les poils peut-être ?

Alexandra – Non.

Philippe – Alors, quoi ?

Alexandra – Rien.

Philippe – Rien ?

Alexandra – Rien. Je lui ai fait des bisous. Voilà. Des bisous et puis c'est tout.

Philippe – Des bisous et puis c'est tout ? Tiens donc. C'est pourtant très gentil ça, faire des bisous et puis c'est tout.

Alexandra – Pimpin lui, il dit que je suis pas gentille, que c’était des bisous sur la bouche alors je suis pas gentille.

Philippe – Mais c’est grave ça, des bisous sur la bouche ?

Alexandra – Oh oui, très grave ! On va en prison après.

Philippe – En prison ? Qui a bien pu raconter une chose pareille ?

Alexandra – C’est Pimpin, tiens.

Philippe – Ha oui ? Et comment il sait ça, Pimpin ?

Alexandra – Pimpin, il sait plein de choses. Plein de choses. Il sait même ce que ça veut dire ‘faire l’amour’, alors ?

Philippe – Oui, il est très informé, on dirait. Sacré Monsieur Pimpin. Et qu’est-ce que ça veut dire ‘faire l’amour’ ? C’est que ça m’intéresse, moi.

Alexandra, la larme à l’œil – Il veut pas me dire. Il dit que je suis trop petite. Il dit que si je lui fais des bisous sur la bouche, c’est comme faire l’amour et après on va en prison et alors ça veut dire que je suis pas gentille, pas gentille de lui faire des bisous sur la bouche. Mais moi je veux pas aller en prison.

Philippe – Mon cœur, voyons, tu ne vas pas aller en prison. On s’embrasse sur la bouche quand on s’aime, voilà tout. C’est seulement des bisous d’amour. Personne ne va en prison pour ça, voyons. Papa et Maman, ils s’embrassent souvent de cette façon, tu le sais bien. Tu nous as déjà vus, n’est-ce pas ? On s’embrasse parce qu’on s’aime très fort, voilà tout.

Alexandra – Alors pourquoi tu ne m’embrasses jamais comme ça, moi ? Pourquoi j’ai pas des bisous d’amour, moi ? C’est parce que tu ne m’aimes pas très fort, c’est ça ? C’est parce que je suis pas gentille ? C’est ça qu’il dit, Pimpin, que c’est parce que je suis pas gentille.

Philippe – Pimpin se trompe, ma chérie. Je t’aime très fort au contraire. Je suis ton papa qui t’aime très fort et tu es mon petit cœur, la plus gentille et la plus jolie de toutes les petites filles. Tu le sais bien, n’est-ce pas, que je suis ton papa qui t’aime ?

Alexandra – Oui.

Philippe – Bien. Tant mieux. Et maintenant on va faire un énorme câlin. Il est tard, tu sais. Alors Papa va faire un énorme câlin à la plus gentille des petites filles et après tu vas dormir, d’accord ?

Alexandra – Et aussi tu me fais des bisous et des caresses ?

Philippe – Et aussi des bisous et des caresses.

il la câline, la caresse, l’embrasse, la fait rire

Alexandra – Et mon bisou sur la bouche alors ?

il s’exécute, rapidement, maladroitement

Philippe – Tu sais, mon cœur, je suis ton papa qui t’aime... et tu es ma petite fille chérie... et tu n’es pas une maman, tu comprends ?

Alexandra – Encore.

Philippe – Alex, il est tard maintenant.

Alexandra, jouant – Encore. Encore.

Philippe – Non, Alexandra. Je suis ton papa et tu es une petite fille.
Une enfant, tu comprends.

Alexandra – Encore...

Philippe – Ça suffit, Alexandra.

Alexandra – Encore !

Philippe, *il la repousse* – Alexandra !

*elle pleure
il la prend à nouveau dans ses bras*

Petit cœur. Pardon. Je t'avais dit d'arrêter. Je te l'avais dit pourtant. Je t'ai fait mal ? Non, je ne t'ai pas fait mal. Puisque je t'aime. Alex, tu le sais, n'est-ce pas, que je t'aime ? Puisque je suis ton papa. Ma petite fille, mon tout petit cœur...

*elle tend les lèvres
il l'embrasse*

Alexandra, *sortant de son rôle d'enfant* – NON !

(noir)

Scène 4 : Alexandra, Antoine

*ils sont enlacés
Antoine a les yeux fermés
un sourire béat flotte sur son visage
Alexandra le regarde*

Alexandra – Comme il est beau ! Oh, comme il est beau, mon Antoine. Un ange. Il m'a embrassée tout à l'heure. Il a parlé, parlé, parlé. J'ai crû qu'il n'allait jamais s'arrêter de parler. Et puis il m'a embrassée finalement. Mon Antoine. Il m'a embrassée. Ça l'a drôlement secoué, on dirait. Comme il tremble ! Ses mains... Elles sont glacées, ses mains. Ses joues aussi. Le pauvre, il est tout blanc. Il ne va pas s'évanouir quand même. Antoine ?

Antoine – Hmm...

Alexandra, *le secouant* – Hé, Antoine ! Ça va ?

Antoine, *hagard* – Hein ? Quoi ? Je me suis... Je dormais, je crois. C'était il y a longtemps. Ou bien seulement un instant ? Quelle étrange sensation. Comme si je dormais depuis toujours. Comme si je te voyais pour la première fois. Laisse-moi te regarder. Oh, Alexandra, comme tu es belle ! Tu es si belle que te regarder me fait mal. Mes yeux ne sont pas habitués encore. Je viens de si loin, d'une nuit si profonde. J'ai marché longtemps. Ou peut-être que je rêvais que je marchais. Peut-être que tout cela n'était qu'un rêve. Non, je me souviens de chaque pas, et de cette nuit froide qui semblait ne devoir jamais finir. Le jour était un point lumineux au loin, une flamme à peine vacillante, une étoile solitaire perdue à l'autre bout de l'univers.

Alexandra, *en aparté* – Qu'est-ce qu'il raconte ?

Antoine – Et puis te voilà, n'est-ce pas ? Comme tu es belle. Peut-être que ce n'était pas un rêve après tout. Il faisait froid et tu étais une étoile au loin qui me promettait sa chaleur.

Alexandra, *en aparté* – Il a de la fièvre, je pense.

Antoine – Je me souviens. Oui, maintenant je me souviens. Tu étais là. Tu guidais mes pas. Tu m'encourageais. Tu me murmurais que j'allais vivre et que je n'aurais plus froid. Je n'ai plus froid

maintenant. Il y a eu... Une chose est arrivée... Oui, il y a eu la chaleur de ta peau qui a touché la mienne... La pulpe de nos lèvres qui... Nous nous sommes embrassés, n'est-ce pas ?

Alexandra – Il m'a semblé aussi.

Antoine – Oui, nous nous sommes embrassés. J'ai embrassé de mes lèvres tes lèvres embrasées. La chaleur de ta bouche, la chaleur de ton souffle... Oh ! je vais vivre maintenant. Je vais être. Je vais être maintenant et comme flottant pour l'éternité dans l'onde pure de ce premier baiser.

Alexandra, *en aparté* – C'est sûr cette fois, il délire.

Antoine – Baiser donné et reçu, baiser partagé et qui est tout, un oiseau qui s'est posé sur mon cœur et qui l'emporte, une fête, une ivresse, une fleur et un papillon...

Alexandra, *en aparté* – Et pourquoi pas un tracteur ou un camion ?

Antoine – Douceur et émotion, pétales de soie et ailes de velours, il est en moi, ce baiser de toi, en moi maintenant, et à jamais tremblement de tes lèvres sur mes lèvres tremblantes. Je n'avais pas de bouche, je ne vivais pas, mon cœur était un nain, un muscle froid et insignifiant qui convulsait dans le vide. Tu m'as donné un baiser et, moi, voilà, j'ai gagné une âme. Ô Alexandra, ma vie, ma chair, mon sang, tu es ce souffle que j'expire, cette chaleur qui me pénètre, ma chair qui tressaille, mon sang qui palpite...

Alexandra, *en aparté* – Non ? C'était donc ça. Il bande.

Antoine – Tu es ma joie et ma force, mes espoirs et mes ambitions, tous les rêves que je n'ai pas rêvés, tous les désirs que je n'ai pas osés. Ha, plaisir que d'être deux ! Toi et moi, ensemble, mêlés, chacun pénétré de l'autre...

Alexandra, *en aparté* – Nous y voilà.

Antoine – Chacun trouvant son souffle en l'autre, à sa bouche. (*il l'embrasse fougueusement*) Alex, tu es... Oui, ma vie !
il l'embrasse, elle se dégage

Alexandra – Hé ! Tout ça après un seul petit baiser.

Antoine – Alex ?

Alexandra – Oui ?

Antoine – Il faut que je te dise.

Alexandra – Quoi ?! Non, ne me dis pas. Tu n'es pas celui que je crois ! C'est ça, n'est-ce pas, tu n'es pas celui que je crois ?

Antoine – Hein ? Mais non... Mais si !

Alexandra – Tu es sûr ? Bon, c'est bien. Alors c'est que tu es gravement malade peut-être. Il ne te reste que quelques mois à vivre et...

Antoine – Mais non, voyons.

Alexandra – Non ? Bien, bien, je suis contente. Tant mieux. Attends, laisse-moi réfléchir. Tu es une femme peut-être ? Oui, c'est sûrement ça, tu es une femme. Ah, je me doutais bien...

Antoine – Alex, je suis sérieux. Écoute-moi. Ce n'est déjà pas si facile, tu sais. S'il te plaît.

Alexandra – S'il me plaît ? C'est précisément où tu ne t'arrêtes pas, il me semble. Mais je t'en prie, je t'écoute.

Antoine – Je...

Alexandra – Je suis toute ouïe.

Antoine – Je...

Alexandra – Suis suspendue à tes lèvres.

Antoine – Je...

Alexandra – Tu ?

Antoine – Alex ! Ce n'est vraiment pas facile avec toi. Tu prends tout à la légère. Rien n'a donc d'importance à tes yeux ? Ecoute-moi. Ce que je veux te dire, c'est... tu es... enfin, je crois que tu es... non, je sais, voilà : Alex !

Alexandra – Antoine ?

Antoine – Tu es la femme de ma vie.

Alexandra, *après une pause* – Antoine ?

Antoine – Oui ?

Alexandra – On a seize ans, tu te rappelles ?

Antoine – Oui, bien sûr. Je ne comprends pas.

Alexandra – Alors moi aussi je t'aime beaucoup. C'est certain, mais tout de même, on n'a que seize ans. C'est à peine si je suis une femme, tu comprends. Nous nous sommes embrassés une fois et toi déjà...

Antoine – Deux.

Alexandra – Hein ?

Antoine – On s'est embrassé deux fois.

Alexandra – Oui ? Peut-être. N'empêche, on ne se connaît qu'à peine encore. On a plein de choses à découvrir l'un de l'autre, plein de choses à vivre ensemble, ou séparément même, toute une vie avant de s'envoyer à la figure ce genre de phrases définitives et creuses. Tu ne crois pas ? La femme de ma vie, l'homme de ma vie, ce sont des mots qui ne signifient rien pour nous qui commençons à peine de vivre. Je veux dire, on est trop jeunes pour être déjà tellement sérieux. On n'a même pas encore fait l'amour et toi, quoi, tu nous vois déjà vieillir ensemble ?

Antoine – Mais non, ce n'est pas ça. Tu ne m'as pas du tout compris.

Alexandra – Antoine, je t'ai très bien compris au contraire. Alors je vais te dire, si tu t'imagines qu'avec les filles il faut forcément jouer la grande scène du prince charmant pour espérer...

Antoine – Mais non, Alex, ce n'est pas ça, pas ça du tout.

Alexandra – Antoine ?

Antoine – Oui ?

Alexandra – Les autres filles, je ne sais pas, peut-être. Mais pas moi. Je ne suis pas faite comme ça, moi. Je ne crois pas à ça. Je veux dire, le romantisme, toutes ces fadaises pour petites filles sages. Tu m'entends, je n'en veux pas. Ne comprends-tu donc pas que le baiser que nous avons échangé tout à l'heure était chargé de plus d'émotion et de plus de sincérité que tous les mots que tu t'es senti obligé de me

servir ensuite et qui ne signifient rien. Je n'ai pas retrouvé cette sincérité la seconde fois où tu m'as embrassée. Ça avait pris un goût de mensonge, la seconde fois. Tu comprends ?

Antoine – Non, Alex, je ne comprends pas. Parce que je suis sincère. Parce que je ressens chaque émotion que mes mots sont incapables de contenir tout à fait. Je suis maladroit peut-être, sans doute, mais je ne suis pas...

Alexandra – Un menteur ? Mais si, bien sûr que tu es un menteur. Tu ouvres la bouche et tu mens. Et moi aussi. Tout le monde. Dès que l'on ouvre la bouche, c'est pour mentir.

Antoine – Il ne faudrait jamais parler alors ?

Alexandra – Il ne faudrait jamais prétendre à dire une vérité. On veut toujours quelque chose de celui qui nous écoute. On cherche à le blesser ou à le consoler, à le faire rire, le faire pleurer. On cherche à paraître, souvent à séduire, jamais à dire une vérité. Jamais à la dire pour ce qu'elle est : la vérité pure. Ça n'existe pas, la pureté. La pureté hors le silence, ça n'existe pas. Il y a toujours une intention. C'est pour ça que l'on parle, on veut produire un effet, faire ressentir, provoquer chez l'autre un sentiment, une émotion : amour, haine, désir, compassion, colère, que sais-je, une écoute, une attention. Un regard même. On veut exister pour l'autre. Parce qu'on est seul et qu'on n'y peut rien. Tu comprends, d'une façon ou d'une autre, on veut exister. Alors on parle, on parle, on parle mais au bout du compte on ne peut pas dire 'je t'aime', on ne peut qu'aimer. Et on ne peut pas dire 'je te hais', on ne peut que haïr. On ne peut pas, tu entends. On ne peut pas dire, on ne peut que vivre et ça, la vie, les sentiments, ça reste à l'intérieur de nous.

Antoine – Alex ?

Alexandra – Oui, Antoine.

Antoine – Je t'aime, Alex.

Alexandra – Menteur.

Antoine – Je t'aime, Alexandra.

Alexandra – Menteur !

Antoine, *la prenant dans ses bras* – Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime.

Alexandra, *se débattant* – Menteur ! Menteur !! Menteur !!!

elle fond en larmes

Oh, cela ne finira donc jamais. Je suis fatiguée, tellement fatiguée de ça, de moi. Si tu savais comme je me fatigue.

Antoine – Je suis là, ma chérie. Ça va aller maintenant. Nous sommes deux.

Alexandra – Non, tu ne comprends pas. Nous sommes seuls. Je suis seule. Seule, tu entends. Tellement seule que tu n'existes pas. Laisse-moi. Laisse-moi !

Scène 5 : Alexandra, Marie

Alexandra – Je suis fatiguée... de ça... de moi... ce je qui m'épuise, qui refuse de rendre les armes et seulement me laisser vivre. Vivre, une chute voilà tout. Une simple chute. Jusqu'au tombeau. Cet endroit sombre vers lequel, quoi qu'on fasse et aussi longtemps que se prolonge la chute, cet endroit sinistre vers lequel on tombe, le tombeau. Où l'on s'écrasera comme une merde. Ci-gît celui qui est tombé. Quoi d'autre ? Tomber comme une pierre ou bien agiter les

bras avec passion, ça fait quelle différence ? Mon père dit que je suis folle. Il a raison sans doute, vivre est une folie de toutes les façons. Ma mère... (*se sert un verre*) Quand j'étais petite, elle me racontait une histoire, ma mère. Cela se passait dans un petit village, en lisière d'une forêt profonde et mystérieuse. (*elle récite*) « Il était une fois dans un petit village, en lisière d'une forêt profonde et mystérieuse... » Ça commençait comme ça. La nuit venue, un petit écureuil malicieux sortait de la forêt, entrait dans le village, profitait de l'obscurité et du sommeil des braves gens pour se glisser sans bruit dans les chaumières, et chapardait un peu de beurre dans les garde-mangers. Chaque nuit, un autre petit morceau de beurre. Un morceau si petit que c'est à peine si les gens du village remarquaient qu'il manquait.

Marie, *un verre à la main* – Mais une nuit, un homme...

Alexandra – A-t-il été tiré du sommeil par un bruit ou seulement l'envie de manger une pomme ?

Marie – L'histoire ne le dit pas. Une nuit, un homme se réveille et surprend le petit écureuil.

Alexandra – Qui des deux est le plus surpris ? L'histoire ne le dit pas non plus.

Marie – Certains racontent que l'écureuil aurait esquissé un sourire, un petit sourire malicieux, presque narquois.

Alexandra – C'est lui en tout cas qui réagit le premier. Il fait disparaître le morceau de beurre dans un repli de sa fourrure, bondit sur la table, saute par la fenêtre entrouverte et s'enfuit sans demander son reste.

Marie – Un court instant, l'homme envisage d'en rester là. Se contenter d'un haussement d'épaules incrédule et s'en retourner au fond de son lit, sans plus y penser. Fin de l'histoire.

Alexandra – C'est ce que font d'ordinaire les gens du village. Un phénomène étrange se produit qu'ils ne s'expliquent pas, alors ils nient tranquillement en avoir eu connaissance jusqu'à eux-mêmes oublier tout à fait qu'il se serait produit quelque chose qu'il aurait été plus confortable de nier.

Marie – Mais notre homme a été piqué au vif. Peut-être même a-t-il cru déceler la pointe d'un défi dans ce qu'il a pris pour l'esquisse d'un sourire.

Alexandra – On ne sait pas.

Marie – Le voici en tout cas qui se lance à la poursuite de son voleur, fermement décidé à lui mettre le grappin dessus.

Alexandra – Mais l'écureuil est déjà dans la forêt, hors de portée pour l'instant. Il file entre les arbres, court de toute la vitesse de ses petites pattes, franchit avec aisance les nombreux obstacles qui se dressent sur son chemin.

Marie – Mais son poursuivant n'est pas moins agile. L'animal ne parvient pas à le distancer.

Alexandra – Ni l'homme à rattraper l'écureuil. La poursuite dure longtemps.

Marie – Une bonne partie de la nuit.

Alexandra – Jusqu'à ce qu'enfin, parvenu à l'orée d'une vaste clairière, l'homme découvre... Oh, il en restera longtemps bouche bée.

Marie – Découvre une chose tellement incroyable qu'il se gardera même toujours de la raconter.

Alexandra – Qui pourrait croire qu’une immense motte de beurre était érigée là, au beau milieu de la clairière, au cœur d’une forêt profonde et mystérieuse, à la lisière de laquelle il y avait un village qui recevait chaque nuit la discrète visite d’un petit écureuil cleptomane et amateur de beurre ?

Marie – Et pourtant. Une immense motte de beurre, une demi sphère parfaitement sculptée, s’élève là, sur plusieurs mètres de haut, au beau milieu de la clairière.

Alexandra – L’homme s’est immobilisé, médusé, abasourdi, oui bouche-bée, et ne sachant plus que faire ou penser.

Marie – Immobile, il regarde le petit écureuil entreprendre l’ascension de l’improbable montagne de beurre.

Alexandra – Ça glisse. L’écureuil manque souvent de lâcher prise et met longtemps avant de parvenir au sommet.

Marie – Tout de même, il y parvient.

Alexandra – Il reprend son souffle quelques instants, avant d’extraire de dessous son épaisse fourrure un petit morceau de beurre.

Marie – Celui qu’il a dérobé à l’homme.

Alexandra – Il place résolument celui-ci sous ses fesses...

Marie – Le petit morceau de beurre.

Alexandra – Le place sous ses fesses et ce faisant l’incorpore à la motte.

Marie – Le petit écureuil, trônant au sommet de son imposante montagne de beurre, jette un regard triomphant autour de lui.

Alexandra – Il adresse même un clin d’œil malicieux, peut-être narquois, à l’homme qui tout en bas le regarde faire, incrédule, bouche-bée.

Marie – Puis il lève légèrement les pattes arrière, pousse énergiquement de ses deux pattes avant, et se propulse dans la pente.

Alexandra – Il glisse. Lentement au début. Puis prend peu à peu de la vitesse.

Marie – De plus en plus de vitesse.

Alexandra – Le petit écureuil file sur la motte de beurre, fait une longue glissade et... « Zzzzioup, c’est chouette, la vie ! »

Marie – « Zzzzioup, c’est chouette, la vie ! », fait le petit écureuil.
elles rient

A chacun d’ériger sa propre montagne, ma chérie. Pour ensuite la dévaler.

Alexandra – Tu es encore bourrée, Maman.

Marie – Gravier chaque jour sa propre montagne, ma petite Alex, pour ensuite la dévaler.

Alexandra – Pourquoi tu fais ça ? Pourquoi tu me fais ça ?

Marie – Chacun sa montagne et... zzzzioup, la vie !

Alexandra – Une mère n’est pas censée faire ça. Tu n’es pas censée boire avec ta fille. Tu es supposée m’empêcher de boire au contraire, m’empêcher de faire des conneries. Tu es censée t’inquiéter

pour moi, Maman. Tu vois bien que je déconne à plein tube. Pourquoi tu n'es jamais là ?

Marie – Je suis là, Alex. Tu vois bien que je suis là. Tu ne veux pas mettre un peu de musique ? J'ai envie de danser.

Alexandra – Non. Tu n'es pas là. Tu es saoule, Maman. Je ne sais même pas si tu es saoule. Tu joues la comédie peut-être. Après tout, c'est auprès de toi que j'ai appris. Jouer la comédie, mentir.

Marie – Le mensonge, oui. Le mensonge et zzzzioup, la vie !

Alexandra – Oui, zzzzioup... Chacun sa petite montagne de mensonges et zzzzioup. Ce n'est pas plus difficile que ça, hein ? Tu me l'as tellement répété. Oh, c'est à vomir !

Marie – Pas difficile, non. *(elle met de la musique)* Un petit mensonge plus un petit mensonge plus un petit mensonge. Pas difficile, non. C'est comme danser : un petit pas par ici, puis un petit pas par là, et hop ! Danse avec moi, tu veux. Un petit pas ici, un petit pas là, patali, patala.

Alexandra – Je suis fatiguée de tout ça, Maman. J'ai besoin de me reposer, tu comprends. Je n'y arrive plus. Je voudrais pouvoir m'arrêter, arrêter de mentir. Je voudrais pouvoir te parler, me confier à toi, simplement comme une fille à sa mère. Me reposer. Me reposer auprès de toi, Maman. Mais non, tu n'es jamais là. Tu n'as jamais été là.

Marie – Un pas de ce côté-ci, je suis là.

Alexandra – Tu n'es pas avec moi.

Marie – Un pas de ce côté là, je suis avec toi.

Alexandra – Tu ne m'écoutes pas.

Marie – Un autre par ici, je t'écoute, ma chérie.

Alexandra – Je suis enceinte, Maman.

Marie – Hop, et un autre par là, danse avec moi. Dis, tu veux bien danser avec moi ?

Alexandra – Tu as entendu ce que je t'ai dit ?

Marie – J'ai entendu. J'ai entendu, oui. Voilà. C'est bien, très bien. J'espère que ce sera une fille. Savent pas danser les garçons. Vous marchent sur les pieds.

Alexandra – Ni fille ni garçon. J'ai dix-sept ans, Maman, je ne veux pas d'un enfant. Pas maintenant. Je vais le faire sauter. Tu entends, le faire sauter. Un enfant ? Je ne saurai jamais.

Marie – Mais si, bien sûr. Moi non plus je ne savais pas. Au début, je ne savais pas. Et puis j'ai appris, bien obligée. Ce n'est pas si difficile, tu verras, un enfant.

Alexandra – Tu ne comprends pas, je ne veux pas voir. Pourquoi tu ne m'écoutes jamais ? Tu n'essayes même pas de comprendre, de me comprendre.

Marie – C'est mignon pourtant, un petit bébé. Très mignon même. Ah, c'est sûr, ça pleurniche un peu au début, les vingt premières années surtout, mais c'est mignon, quand même, un enfant. Regarde, toi, tu es si mignonne.

Alexandra – Tu ne m'écoutes pas. Tu n'écoutes jamais personne. Il n'y a que toi. Tu ne me demandes même pas qui est le père. Ça ne t'intéresse pas de savoir qui est le père ?

Marie – Et hop, nous y voilà. Mais qui donc est le père ?

Alexandra – Tu le sais très bien, Maman. Tu sais parfaitement qui est le père.

Marie – Et hop, le père. Oui, c'est important ça, le père...

*elle éteint la musique, cesse de danser,
s'assoit sur le lit, dégrisée tout à coup*

Evidemment. Oui, tu as raison, je sais qui est le père. Je l'ai toujours su. Seulement je ne pensais pas que... Mais c'est arrivé. C'est arrivé, n'est-ce pas ? Oui, je comprends. Je comprends. Je savais. Je n'ai pas voulu voir, pas voulu savoir. Je ne croyais pas qu'il irait jusque-là. Elle est sa fille, je me disais. Et il est son père... Non, Alex. Non. Ce n'est pas l'enfant, pas l'enfant qu'il faut faire sauter.

Alexandra – Pas l'enfant ? Que veux-tu dire ?

Marie, la sondant – Regarde-moi, Alex. Tes yeux, voyons, que disent-ils ? Tant de lave. Tant de noirceur aussi. Oui, ça ne fait aucun doute, tu es ma fille et tu sais très précisément ce que je veux dire.

Alexandra, se récriant – Non. Maman, non. Jamais je ne ferai une chose pareille. Comment peux-tu imaginer ?

Marie – Pas toi, bien sûr. Pas toi. Je le ferai moi. Ça ne me gêne pas. D'ailleurs c'est à moi de le faire. Ça fait longtemps. Je n'ai pas su, ou pas voulu voir. C'est impossible, je me disais. Il est son père. Son père. Deux mots avec lesquels j'ai choisi de me rendre aveugle. Son. Père. Quelle idiote ! Ne t'inquiète pas, je me charge de ça. De lui. Tu n'auras qu'à te contenter d'annoncer à ton Antoine qu'il va devenir papa.

Alexandra – Antoine ? Mais, Maman, on n'a pas... je veux dire, on n'a pas encore...

Marie – Non, toujours pas ? Mais que faisiez-vous tout ce temps dans ta chambre ? Dis, ce n'est pas une flèche, ton Antoine. Il parle bien, il parle beaucoup, sort sa langue à tout propos, hors de propos souvent, mais pour ce qui est de prendre les choses en main...

Alexandra – Maman !

Marie – Oui, je m'égare. Peu importe. Disons seulement que c'est le bon moment pour faire un peu plus que d'en parler. Tu ne crois pas, ma chérie ?

Alexandra – Oui, Maman.

Marie – Et zzzzioup, la vie. N'est-ce pas ?

Alexandra – Oui, Maman, la vie. *(pause)* Maman ?

Marie – Oui, ma toute petite.

Alexandra – Ce n'est pas ce que tu crois. Il ne m'a pas forcée. Il ne m'a pas forcée, c'est moi qui...

Marie – Non, ma chérie. Non, c'est lui. C'est lui. Toi tu n'es qu'une enfant. Tu n'es encore qu'une enfant. Ma petite fille chérie. Mon tout petit bébé.

Alexandra pleure dans les bras de sa mère

Alexandra, un sourire – Et zzzzioup, la vie.

(noir)

Acte II

Dans la cuisine.

Deux portes - une donne sur le salon et vers l'entrée, l'autre sur un escalier et vers les chambres et le toit.

Une fenêtre, dans le fond, ouvre sur le jardin.

Des préparatifs de fête.

Scène 1 : Philippe, Marie

Philippe dispose des petits-fours dans des plats

Marie entre, se sert un verre

Philippe – Alors ? Tu l'as vue ?

Marie – Tu bois quelque chose ?

Philippe – Merci. Non. Il est un peu tôt encore. Elle va descendre ?

Marie, elle récite – « Oui. Tout à l'heure. Peut-être. On verra. Je ne sais pas encore. »

Philippe – Une détermination sans faille, comme toujours. Elle est consciente que c'est son anniversaire au moins ? Se souvient-elle seulement que c'est elle qui a voulu qu'on organise une fête ?

Marie – Maintenant elle dit qu'elle n'aurait pas dû, que ça l'emmerde, voir tous ces gens. Des futurs cadavres, elle dit. Que c'est

difficile de s'amuser dans ces conditions, que ça lui fiche la nausée mais « t'inquiète pas, Maman, ça va aller. »

Philippe – Ne pas s'inquiéter, elle en a de bonnes ! Il y a cinquante personnes qui débarquent à la maison dans moins d'une heure, mais elle - et c'est bien pour elle qu'ils viennent, ces cinquante futurs cadavres, non ? – elle, tout à coup, non, elle décide qu'elle va rester dans sa chambre, Madame n'a envie de voir personne. Elle ne le savait pas, il y a un mois, qu'ils allaient tous mourir ? On devrait tout annuler. On peut encore annuler peut-être.

Marie – On ne peut pas. Et puis ce n'est pas vraiment utile. Pour le moment, elle a envie d'être seule. Rien de grave, c'est seulement une petite crise, ça va lui passer. Tu la connais, elle ne manquerait ça pour rien au monde. Tous ces gens qui ne viennent que pour elle, pour la voir et la célébrer. Tu sais bien qu'elle ne se résoudrait pas à décevoir son public.

Philippe – Son public ? C'est donc ça, hein ? Ça ne changera jamais ? Mais qu'est-ce qu'elle a, notre fille ?

Marie – Elle est tendue, irascible, pas bien dans sa peau, des pensées noires en rafales, envie de tuer père et mère : une adolescente, quoi. Tout simplement une adolescente.

Philippe – C'est ça, une adolescente. Enfin quoi, elle a vingt ans maintenant, elle devrait en avoir terminé avec l'adolescence. Mais non, on en est encore au même point. Je pensais que ça lui passerait, que tout finirait par s'arranger, mais elle a vingt ans maintenant.

Marie – Tu devrais prendre un verre, mon chéri, vraiment. Tu as besoin de te détendre toi aussi. C'est vrai, elle a vingt ans aujourd'hui, notre petite fille, mais elle a été réglée à quinze. Cinq ans, ce n'est pas tellement long pour devenir une femme. Il faut bien ça, tu sais, cinq ans. Le temps de s'y faire. Ce n'est pas simple. Ce potentiel en toi qui

te remue les entrailles, cette exigence qui ne sait pas se taire, il y a des femmes qui en ont mal dans le ventre jusqu'à la ménopause.

Philippe – Ça t'amuse, toi. Tu ne veux pas voir, hein ? On dirait que tu ne vois pas que notre fille ne tourne pas rond. Non, ce n'est pas ça, elle tourne très en rond au contraire. Elle est en boucle, en circuit fermé, toujours les mêmes petites histoires, la même comédie, le même spectacle qu'elle joue sans interruption. Elle est en représentation permanente. Ce truc de la petite fille solitaire et incomprise, c'est usant à la longue. Je ne sais plus quoi faire. Elle raconte de ces choses parfois. Comment peut-elle même imaginer les horreurs qu'elle raconte ?

Marie – Des horreurs ? Tu exagères un peu, non ? Qu'est-ce qu'elle raconte de tellement horrible après tout ?

Philippe – Tu sais bien. Voyons. Les choses qu'elle dit parfois. Avec son esprit tordu. Pourquoi tu fais la moue ? Je suis certain qu'elle t'en raconte à toi aussi. Des horreurs. Quoi, vraiment ? Elle ne te raconte rien ?

Marie – Rien de particulier. Que voudrais-tu qu'elle me raconte ?

Philippe – Je ne sais pas. Elle ne manque jamais tellement d'imagination. Une chose ou une autre.

Marie – Je ne vois pas à quoi tu fais allusion. Ni une chose ni même une autre. Rien d'important en tout cas.

Philippe – Rien d'important, hein ?

Marie – Rien qui vaille d'en parler. Je ne sais pas. Tout à l'heure elle m'a annoncé qu'elle était enceinte, mais ça ne compte pas, je pense.

Philippe – Enceinte ?! Comment ça, enceinte ? Comment ça *ça ne compte pas* !

Marie – Comme ça, enceinte : « Je suis enceinte, Maman. Tu vas être grand-mère, Maman. » Elle venait de faire le test quand je suis entrée dans sa chambre.

Philippe – Et pour toi, ce n'est rien d'important. Notre fille est enceinte, mais toi tu prétends que ça ne vaut pas la peine d'en parler. Marie, je ne te comprends pas.

Marie – Ce n'est pas moi que tu ne comprends pas. C'est elle, ta fille, que tu refuses de comprendre. Tu ne t'y feras jamais, n'est-ce pas ?

Philippe – Quoi ? Me faire à quoi ?

Marie – Voyons, elle n'est pas enceinte.

Philippe – Mais tu viens de dire... Ha ! Tu veux dire... Elle n'est pas enceinte ? Tu es sûre ?

Marie – Certaine.

Philippe – Mais comment ? Tu disais... Ce n'est pas pareil tout de même. Elle t'a bien dit qu'elle était enceinte ?

Marie – Oui, c'est ce qu'elle m'a dit.

Philippe – Et tu ne l'a pas crue ?

Marie – Pas une seconde.

Philippe – Je ne comprends pas.

Marie – C'est pourtant simple, elle est comme moi.

Philippe – Comme toi ?

Marie – Elle fait son beurre.

Philippe – Son beurre ?

Marie – Oui, elle fait son beurre et puis... Zzzzioup !

Philippe – Non, décidément je ne comprends pas.

Marie – C'est ce que je disais. En tout cas elle n'est pas enceinte. Et puis, si tu veux tout savoir, ce n'est pas la première fois qu'elle n'est pas enceinte.

Philippe – Tu veux dire...

Marie – Que ce n'est pas la première fois qu'elle prétend que tu l'as violée.

Philippe – Que je ?! Elle t'a dit ça ? Je veux dire... Ce n'est pas possible. Elle dit que je l'ai violée ?

Marie – Souvent.

Philippe – Elle dit que je l'ai violée souvent ?

Marie, *se resserrant un verre* – Non, elle dit souvent que tu l'as violée. Ça et puis d'autres choses. Elle fait son beurre sur ton dos, quoi. Tu es son père après tout. Et c'est une adolescente. Vraiment, tu ne veux pas boire quelque chose ? Un whisky ?

Philippe – Merci. Donc elle dit que je l'ai violée ?

Marie – Plus exactement elle dit qu'elle s'est offerte à toi et que tu l'as prise, mais c'est la même chose, je pense.

Philippe – La même chose, oui. Enfin non. Je ne sais pas. Tu lui as répondu quoi, toi ? Tu réponds quoi, toi, quand elle te dit ça ?

Marie – Dit ça quoi ? Qu'elle est enceinte ou que tu l'as violée ?

Philippe – Je ne sais pas. Peu importe, j'imagine. Les deux.

Marie – Oui, peu importe, tu as raison. Je lui dis qu'elle devrait garder l'enfant, faire comme s'il était d'Antoine et que je me charge d'en finir avec toi.

Philippe – Que tu te charges de... Mais c'est complètement dingue ! Vous n'allez vraiment pas bien toutes les deux. En finir avec moi ? Pourquoi lui dire une chose pareille ?

Marie – Parce que je sais qu'elle fait son beurre. C'est tout à fait le genre de réplique qu'elle attend, tu sais. Ça a tout pour lui plaire cette idée, sa mère qui assassine son père. Franchement, je ne vois pas pourquoi je lui refuserais le plaisir d'une petite tragédie bien ficelée.

Philippe – Le plaisir ? Mais tu pourrais aussi bien me tuer vraiment dans ce cas. Ça lui ferait certainement très plaisir aussi. Après tout pourquoi se contenter de le dire, n'est-ce pas ?

Marie – Mais j'y pense, mon chéri. Crois-moi, j'y pense. Seulement je prends mon temps. Tu comprends, il faut d'abord que je parvienne à imaginer la suite. Parce que si on s'aventure dans la tragédie, hein, c'est que ça peut facilement dégénérer.

Philippe – Comment ça, dégénérer ? Pourquoi je ne comprends jamais quand tu me parles ?

Marie – Je ne sais pas. On ne voit pas les choses de la même manière, j'imagine. Dégénérer, comme dans les tragédies grecques. La malédiction. Le destin des familles maudites. Ou dans Shakespeare. Elle ne jure que par Shakespeare ces derniers temps. Qu'est-ce que ça peut mourir là-dedans, hein ? Ça va toujours de mal en pis. Alors imagine si on se met à tuer le père au début du deuxième acte.

Philippe – Je n'imagine pas vraiment, non. Je préfère ne pas imaginer, vois-tu. Quel deuxième acte ? De quoi parles-tu à la fin ?

Marie – Elle dit que maintenant qu'elle a vingt ans, c'est le deuxième acte de sa vie qui commence. C'est pour ça qu'elle voulait une fête. Elle dit que c'est une bonne manière de débiter un deuxième acte, une fête.

Philippe – Tu veux bien me servir un verre ?

Marie – Whisky ?

Philippe – S'il te plaît.

Marie – Tu ne crains pas que j'y verse du poison ?

Philippe – Hein ? Non. Pas vraiment, non. Je vais essayer de garder les pieds sur terre, si tu veux bien. Votre petit jeu ne m'amuse pas tellement aujourd'hui. Je préfère garder un peu le contact avec la réalité, si ça ne t'ennuie pas trop.

Marie – Parce que tu la connais, toi, la réalité ?

Philippe – Un peu, je crois. C'est assez simple, en fait. Notre fille a vingt ans, nous nous apprêtons à fêter son anniversaire, ses invités vont arriver dans moins d'une heure et elle, elle est enfermée dans sa chambre à vivre une vie qui n'est pas la sienne, tout ça pendant que sa mère se sert un autre verre de Whisky.

Marie – Pas la sienne, vraiment ? Est-ce qu’il ne suffit pas qu’elle y croie pour que cela devienne sa vie ?

Philippe – Définitivement, non.

Marie – Tu m’en diras tant. Et on peut savoir pourquoi ?

Philippe – Parce que je ne l’ai jamais touchée – je veux dire, pas comme elle dit que je la touche. Parce que je ne l’ai pas violée. Parce qu’elle n’est pas enceinte. Parce que tu ne vas pas me tuer. Parce que même avec toute l’imagination du monde, on ne peut pas réussir à tordre les faits. Elle vit dans un monde qui n’existe pas, qui n’est pas réel. Tout simplement pas réel, vois-tu.

Marie – Et pourtant elle vit, non ? Oui, elle est pleine de vie même, dans ce monde irréel. Alors que toi...

Philippe – Quoi, moi ?

Marie – Est-ce que tu es bien certain d’être vivant, toi, dans ce monde qui existe et qui est ton monde ? Tu crois vivre, ça ne fait aucun doute. Mais en te laissant porter comme tu le fais, un peu comme une chose molle et inerte entre les mâchoires du réel, tu subis plutôt, tu subis davantage que tu ne vis et, vois-tu, on pourrait en arriver à croire que tu es déjà mort.

Philippe – Il ne me semble pas que je sois mort pourtant. Voyons, mon cœur, oui, il bat. Donne ta main. Tu sens comme il bat le cœur de la chose molle ? Tu le sens, n’est-ce pas ?

Marie – Oui... ou est-ce seulement mon imagination ? Tu es comme ce whisky, pour ce que j’en sais.

Philippe – Comme ce whisky ? Venant de toi, j’imagine que je dois le prendre comme un compliment.

Marie – Bien entendu. Mais ce whisky, la preuve qu’il existe est que je le bois et qu’il me brûle la gorge. Pourtant, si je prends la bouteille, que je la descends à la cave, que je la cache dans un coin et que je l’oublie tout à fait, existe-t-il encore ? Le monde existe parce qu’il est regardé ou pensé, vécu par quelqu’un. Le regard ou la pensée, voilà ce qui rend toute chose réelle. Le regard ou la pensée, donc l’imagination. Toi-même, tu ne vis que parce qu’on te regarde vivre, parce que tu as des spectateurs, parce que tu existes pour eux. Mais si tu n’es pas acteur de ta propre vie, et que tu te contentes d’être spectateur du monde, le monde se détourne de toi, le public sort de la salle et on t’oublie. Alors tu n’es plus rien pour personne, tu n’existes plus, tu es déjà mort, pour ce qu’on en sait, un spectre assis dans l’obscurité et qui assiste au théâtre du monde. Ignoré des vivants, hors de leur réalité, mort.

Philippe – Des mots, rien de plus. Bla bla bla. Des mots. En attendant, pendant que tu parles et que tu prouves l’existence de ton whisky, et que tu me démontres que si ça se trouve je suis déjà mort, le fantôme du mort que je suis, vois-tu, il voudrait bien préparer une fête pour l’anniversaire de sa fille. Il serait assez content même qu’on l’aide un peu.

on sonne

Marie – Voilà Antoine justement. Je lui ai demandé de passer plus tôt pour donner un coup de main. Il fait son entrée au moment opportun, ça mérite des applaudissements. Je vais ouvrir.

elle sort

Philippe, fort – Au théâtre, il y a toujours une vieille bonne pour aller ouvrir les portes.

Scène 2 : Philippe, Alexandra

il ne voit pas Alexandra entrer

Philippe – Il l’aurait demandée en mariage. Le pauvre garçon, je le plains. Il ne sait pas où il met les pieds. Une maison de fous. D’ailleurs il ne l’a peut-être pas demandée en mariage. Seulement dans une autre réalité. Où est mon verre ? Elle est partie avec mon verre ! J’aurais dû m’y attendre.

Alexandra – Elle est ivre déjà, n’est-ce pas ?

Philippe – Alex. Tu étais là ?

Alexandra – Pourquoi boit-elle autant ?

Philippe – Elle n’a pas tellement bu, je crois.

Alexandra – Tu la défends toujours. C’est inutile, rien qu’au son de sa voix je peux deviner qu’elle est ivre. Ou bien c’est ce qu’elle cherche à faire croire. On ne sait jamais avec elle. C’est ça qui l’amuse, on dirait.

Philippe – Je suis content que tu sois là. Je me demandais si tu allais daigner paraître. Dis-moi mon cœur, comment vas-tu ?

Alexandra – Très bien. Je me suis accordé une petite sieste et ça m’a fait le plus grand bien. J’en avais besoin, je crois. Avant de paraître, comme tu dis. C’est toi qui as préparé tout ça ?

Philippe – Qui veux-tu que ce soit ? (*elle tend la main pour se servir*) Non, on ne touche pas !

Alexandra – Ho, Papa, s’il te plaît, je meurs de faim. Un seul. Un tout petit. S’il te plaît.

Philippe – Pas question. Pas avant que la fête ne commence.

Alexandra – On n’a qu’à dire qu’elle est commencée, la fête. Deux pas de danse et hop, le bal est ouvert. Tu sais comme j’aime quand tu me fais danser. Tu te souviens, quand j’étais petite, tu me faisais grimper sur tes pieds. J’adorais ça. Allez, Papa, s’il te plaît. Mon petit papa chéri que j’adore. S’il te plaît. S’il te plaît.

Philippe – Non. Tu en prends un, ta mère en prend un, ensuite ce sera ton Antoine. Je vous connais, en moins de dix minutes vous auriez tout avalé.

Alexandra – Il suffira de ne rien leur dire. Allez quoi, Papa, ils n’en sauront rien. Un pour toi et un pour moi. Rien que deux, qu’est-ce que ça change ? Pour me faire plaisir. Ou alors les deux pour moi et un baiser pour toi.

elle l’embrasse

Philippe – Un seul, alors.

Alexandra – Merci, mon Papa. Hmm, délicieux. Et maintenant le deuxième.

Philippe – N’y compte pas.

Alexandra – Trop tard. C’est quand même mon anniversaire. Hmm, celui-ci aussi est délicieux. Peut-être un peu trop salé. Je suis assoiffée tout à coup. Ho ! je sais ce qui serait bien maintenant. Tu sais ce qui serait bien ?

Philippe – Dis toujours.

Alexandra – Du champagne. On ouvre une bouteille seulement pour nous, je veux dire nous quatre, on trinque en famille avant que les invités ne soient là. Hein, qu'est-ce que tu en dis ?

Philippe – Ce n'est pas une mauvaise idée. Oui, pourquoi pas ? Il n'y a pas de raison pour que ta mère soit la seule à boire, j'imagine.

Alexandra – Et puis j'ai quelque chose à vous annoncer.

Philippe – Ha, c'est donc ça. Tu veux nous annoncer quelque chose ?

Alexandra – Oui.

Philippe – Quoi comme chose ? Une bonne nouvelle ?

Alexandra – Il n'en existe pas de meilleure. Exactement le genre de nouvelle qui appelle le champagne.

Philippe – Ça tombe bien, n'est-ce pas ? Je peux peut-être essayer de deviner.

Alexandra – Non. Non tu ne peux pas. Je te vois venir, toi, mais je ne te dirai rien. N'insiste pas. Ce ne serait pas très gentil, tu sais bien que je ne peux rien te refuser. Ça a toujours été comme ça. Tu insistes, tu insistes, tu profites de ma faiblesse, parce que je suis une gentille fille, et à la fin je cède. Le pire c'est que tu insistes comme ça, l'air de rien, sans jamais donner l'impression d'insister. Tu restes là sans parler, l'air de rien demander, l'air de ne pas comprendre de quoi on parle même, un peu étonné. Tu fais tes petits yeux comme ça, un peu tristes, un peu inquiets, et tout à coup c'est comme si des ondes envahissaient mes pensées, des ondes qui me disent que je ne dois pas te résister, que c'est inutile, que je ferais mieux de tout te dire. Voilà,

c'est bon, tu as gagné : Je suis enceinte, Papa. Je vais avoir un bébé. C'est dingue, non ? Un petit bébé, tu te rends compte.

Philippe – Pas bien, non. Je dois bien dire... Tu es enceinte ? Mais, comment ? Je veux dire, de qui ? Ce n'est pas encore une de tes méchantes inventions, n'est-ce pas ?

Alexandra – Mais non, qu'est-ce que tu vas imaginer ? Et puis comment ça de qui ? De mon Antoine, voyons. De qui veux-tu que je sois enceinte ? De mon Antoine chéri. Mais chut hein ? Pas un mot. Je ne lui ai rien dit encore. Ni à Maman. Tu me laisses leur annoncer, d'accord ?

Philippe – Bien sûr.

Alexandra – Promis ?

Philippe – Oui, promis.

Alexandra – Merci, Papa. Merci. Tu es un père merveilleux. Oh Papa ! Si tu savais comme je suis heureuse. Je crois que je suis la plus heureuse des filles de vingt ans. La vie est merveilleuse. Je vais avoir un bébé, Papa. Il est dans mon ventre. C'est incroyable. Incroyable. J'ai hâte de le sentir bouger, tu sais, à l'intérieur de moi. Je suis tellement heureuse, tellement impatiente aussi. Le tenir dans mes bras. Le couvrir de baisers. Lui raconter des histoires, le soir pour qu'il s'endorme. Tu sais quoi, j'ai le pressentiment que c'est un garçon. Tu penses qu'une femme peut sentir ces choses-là ? Je ne sais pas. Il est dans mon ventre après tout, il est une partie de moi. C'est comme un échange. Je ne sais pas. Un garçon... Tu crois que c'est possible, tu crois qu'on peut sentir une chose pareille ?

Philippe – Je ne sais pas, moi non plus. Peut-être, après tout. Oui, sans doute. Tu n'auras qu'à demander à ta mère. Elle est plus qualifiée que moi, j'imagine.

Alexandra – Tu n’y penses pas. Maman ? Voyons, ça ne l’intéresse pas. Ce qui me concerne ne la préoccupe pas. Ça ne l’a jamais préoccupée que je sois heureuse. Elle voudrait que je sois comme elle, une âme en peine, désespérée. Parfois, je me dis qu’elle ne supporte pas l’idée que je puisse être heureuse.

Philippe – Pourquoi dis-tu ça ? Tu n’es pas juste envers elle.

Alexandra – Je le dis parce que c’est la vérité. Tu ne sais pas comment elle est avec moi, ce qu’elle me fait subir. J’ai l’impression que tu ne veux pas voir. Elle ne m’a jamais appris qu’à être mauvaise. Heureusement que je t’ai, toi, sinon je ne sais pas ce que je serais devenue. Tout ce que j’ai de bon en moi, ça me vient de toi, seulement de toi. Je ne sais pas comment tu as pu aimer une telle femme.

Philippe – Je l’ai aimée pourtant, je l’aime encore, et tu devrais apprendre à l’aimer mieux toi aussi. Elle n’est peut-être pas la meilleure des femmes, peut-être pas la meilleure des mères non plus, elle a sans doute été trop malheureuse pour ça, mais c’est une femme hors du commun. J’espère que tu pourras te rendre compte un jour à quel point ta mère est une femme hors du commun. Elle n’est pas facile à comprendre, pas facile à vivre même, sans aucun doute, et au quotidien il lui arrive de se montrer insupportable, mais elle est généreuse et aimante à sa manière.

Alexandra – Comme tu dis, à sa manière.

Philippe – Tu te trompes sur son compte, je t’assure. Je vais te dire, je considère que j’ai de la chance de l’avoir rencontrée et d’avoir été aimé par une telle femme. De l’être peut-être encore un peu aujourd’hui. Oui, j’espère sincèrement que toi aussi un jour tu comprendras combien elle t’aime, ce que tu représentes pour elle et qu’elle est incapable de dire. Tu es tout pour elle, Alex, tu ne dois pas en douter. Plus que tout même, si ça peut signifier quelque chose. Ton

bonheur, il n’y a rien qui lui importe davantage. Ton bonheur, c’est son bonheur, comprends-tu ? Ton sourire, ton si beau sourire, voilà de quoi elle se nourrit depuis le jour de ta naissance.

Alexandra – Cela n’a pas éteint sa soif, on dirait. Mais tu as raison, elle est peut-être seulement malheureuse. Pourtant ça n’excuse rien. Tu auras beau dire, heureuse ou malheureuse, un amour qu’on est incapable de d’exprimer ou de partager, moi je n’y crois pas. Non, je ne pense pas qu’elle ait jamais été capable d’aimer quelqu’un.

Scène 3 : Philippe, Alexandra, Marie, Antoine

Marie entre, tenant Antoine par la main

Marie – On parle de moi ?

Alexandra – Sinon elle-même, c’est évident.

Antoine, se dirigeant vers Alexandra – Bonjour, mon amour.

on sonne

Marie – Encore !

Philippe – Déjà ?

Alexandra – J’y vais. Ce doit être Antoine.

elle sort

Antoine – Elle ne m’a pas vu, je crois.

Philippe – Mais si. Comment ne vous aurait-elle pas vu ?

Antoine – C’est pire alors.

Marie – C’est notre petite Alexandra, voilà tout. Farceuse et espiègle. Ne vous formalisez pas, mon garçon.

Philippe – Je me demande qui cela peut être ?

Marie – Ils font drôlement envie ces petits-fours.

Philippe – On ne touche pas.

Antoine – Quand même, parfois je ne la comprends pas.

Marie – Qu’est-ce que tu peux être rabat-joie quand tu t’y mets. Je n’en prends qu’un ou deux.

Philippe – Ni un ni deux. Bonsoir, Antoine.

Antoine – Pardon. Bonsoir, Monsieur Jouve. Comment allez-vous ?

Marie – Mal. Il va très mal. Il vient d’apprendre que sa femme projette de l’assassiner et de manger ses petits-fours. Le pire est qu’il ignore dans quel ordre ça va se produire.

Philippe – Ça va bien, merci. Juste un peu débordé par les préparatifs de la fête. On ne peut pas dire que les femmes de la maison soient très utiles. Elles ont une bouche pour parler, boire et manger, mais pas de mains semble-t-il.

Marie – Je me demande combien il faudrait de ces petits-fours pour étouffer un homme de corpulence moyenne.

Antoine – Je peux servir à quelque chose ?

Philippe – Merci. J’ai presque fini maintenant.

Marie – Ça dépend de la dose de poison qu’on y aura incorporé, j’imagine. Philippe, tu pourrais proposer quelque chose à boire à ton gendre.

Philippe – Ce qui te permettrait de l’accompagner.

Marie – Oui, pourquoi pas. Je ne peux pas me laisser aller un petit peu le jour de l’anniversaire de ma fille ? Trinquer avec le fiancé de ma fille, boire pour oublier qu’un jour je serai grand-mère, il n’y a pas de meilleure raison, il me semble.

Philippe – Quand il s’agit de trouver un prétexte pour te resservir un verre, tu n’es jamais en manque d’imagination, n’est-ce pas ?

Marie – Je ne manque jamais d’imagination pour rien. Vous buvez quelque chose, Antoine ?

Antoine – Je ne sais pas. Il est peut-être un peu tôt encore.

Marie – Allons, buvez donc, vous vous sentirez mieux après. Alex a fait mine de ne pas vous voir tout à l’heure, vous n’avez pas oublié ?

Antoine – Ça ne risque pas. Une bière alors, si vous avez.

Marie – On a, mais ce n’est pas que vous allez boire, jeune homme. Tu sors une bouteille de champagne pour Antoine, mon chéri ?

Philippe – J’ai le choix ?

*il se dirige vers le frigo
Marie profite qu’il a le dos tourné
pour subtiliser une poignée de petits-fours*

Marie – Venez, Antoine. Nous serons mieux au salon. Moi, je reste au whisky. Ce soir, je vais essayer d’éviter les mélanges. Ça ne me réussit pas en général. Venez, Antoine, il faut qu’on poursuive cette intéressante discussion. (à *Philippe*) Ce jeune homme est très intéressant, sais-tu.

Philippe – Je n’en doute pas. Je me demande seulement de quoi vous avez bien pu parler tous les deux.

Antoine – Madame Jouve me demandait ce que je pensais du mariage.

Marie – Plus précisément, je demandais à Antoine s’il pensait que le meurtre pouvait être un bon moyen d’y mettre fin.

Philippe – Très drôle.

Marie – Il a répondu que c’était peut-être un peu radical, mais que cela dépendait probablement des circonstances. Il faut donc maintenant que nous envisagions les circonstances.

Philippe – Dans ce cas, amusez-vous bien. Antoine, vous me semblez en passe d’être intronisé dans notre petit théâtre familial. Je ne sais si je dois vous souhaiter la bienvenue ou tout simplement du courage.

il lui tend la bouteille de champagne

Antoine – Merci.

Marie – De rien. Vous venez, Antoine ? Je crois que je vais me mettre au champagne finalement.

ils sortent

Philippe – Elle a emporté des petits-fours. Un jour, c’est moi qui la tuerai. Je ne sais pas si le motif est très théâtral, un peu « boulevard » sans doute... Mais qu’est-ce que je raconte moi ? Décidément, elles finiront par me rendre fou.

Scène 4 : Philippe, Alexandra, Claire

Alexandra et Claire entrent

Claire – Alors je lui dis : « Tu sais, si tu n’aimes pas ça, il y a des yaourts dans le frigo. »

elles éclatent de rire

Alexandra – Ça l’a fait rire au moins ?

Claire – Pas même un sourire. Elle s’est rhabillée sans dire un mot et elle est partie en claquant la porte. Je ne l’ai jamais revue.

Alexandra – Je croyais qu’il n’y avait que les hommes pour manquer à ce point d’humour. Les hommes, on dirait que pour eux le sexe est une chose sérieuse.

Philippe – Bonsoir, Claire.

Claire – Bonsoir, Monsieur Jouve. Je ne vous avais pas vu. (*avisant les petits-fours*) Dites-moi, ça m’a l’air délicieux tout ça.

Philippe – Sers-toi, je t’en prie. C’est fait pour être mangé.

Alexandra – Ça alors ! Et tout à l’heure il disait... Dis, Papa, tu n’en pincerais pas un peu pour ma copine ?

Philippe – Qu'est-ce que tu vas imaginer ! Claire ? Mais elle est comme ma propre fille !

Alexandra – C'est malin.

Philippe, sortant – Je vous laisse la cuisine. N'en profitez pas pour tout avaler.

Claire, piochant dans les petits-fours – Moi aussi je vous aime, Monsieur Jouve.

Alexandra – Tu l'approches, je te tue.

Claire – Jalouse ? Ça m'étonne de toi.

Alexandra – Jalouse ? Je ne prête pas mes jouets, voilà tout.

Claire – Pas très gentil pour ton père, ça.

Alexandra – Qu'est-ce qui te fait croire que je parlais de lui ?

Claire – Ha ! Bien. Et comment suis-je censée prendre ça ?

Alexandra – Comme tu veux, mon ange. Comme ça par exemple. *(elle l'embrasse)* Tu m'as manqué, tu sais.

Claire – Tiens donc. Il y avait une fille, mais j'ai rêvé sans doute, elle m'avait dit que c'était fini. C'était il y a longtemps. Trois mois. Une éternité. Elle disait qu'elle m'aimait, mais qu'elle ne voulait pas quitter son petit ami qu'elle n'aimait pas. Parce qu'elle voulait un enfant de lui. Je ne comprenais pas, alors elle m'avait expliqué que je ne pouvais pas comprendre.

Alexandra – Si tu avais compris, tu ne m'aurais pas laissé faire. Les choses sont différentes maintenant.

Claire – Et je suis supposée te croire sans doute. Comment savoir qu'elles ne seront pas encore devenues différentes demain, les choses ? Ou dans trois mois. Ou dans trois ans.

Alexandra – Parce qu'aujourd'hui, mon amour, je te demande ta main.

Claire – Ma main ?

Alexandra – Donne ta main, Claire. Tais-toi et donne-moi ta main. S'il te plaît.

*Claire lui donne sa main
Alexandra l'applique sur son ventre*

Ça, ça ne changera pas. Nous n'avons plus besoin d'Antoine maintenant, ni d'aucun autre homme. Il n'y aura plus désormais que toi et moi, si tu le veux bien.

Claire – Tu veux dire... Tu es enceinte ?

Alexandra – Je suis enceinte. Mon ventre, notre enfant.

Claire – Qu'est-ce que tu racontes ? Tu es devenue folle.

Alexandra – Non, ne dis pas ça. Tu sais le mal que ça me fait. Pas toi, ne dis pas que je suis folle, ne me renvoie pas à ma solitude. Non, pas toi. Pas toi.

Claire – Alex, je suis désolée. Je n'aurais pas dû dire ça. Je n'ai pas réfléchi, je me suis mal exprimée. Mais Alex, tu te rends compte de ce que tu dis ? De ce que tu as fait ?

Alexandra – Claire, je nous ai fait un enfant, voilà tout.

Claire – Voilà tout ? Mais qu'est-ce qui a pu te laisser penser que je voudrais un enfant ?

Alexandra – Toutes les femmes veulent un enfant. Un jour ou l'autre.

Claire – Je ne vois pas ce qui te permet d'affirmer une chose pareille. C'est d'une connerie monumentale. Qu'est-ce qui t'arrive ? Ça ne te ressemble pas ce genre de généralités imbéciles. Non, je ne m'attendais pas à ça de ta part.

Alexandra – Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Claire – C'est ce que tu as dit pourtant.

Alexandra – Alors moi aussi je me suis mal exprimée. Voyons, tu sais bien, Claire, nous en avons souvent parlé. Tu es comme moi. Je veux dire, ce potentiel de maternité, il fait partie de nous, de notre féminité. Pas toutes les femmes, tu as raison, mais toi et moi. Il y avait un obstacle à notre amour, la menace d'un vide qui allait grandir entre nous.

Claire – Je ne crois pas avoir jamais dit que c'était un obstacle pour moi.

Alexandra – C'en était un pour moi, alors c'en était un pour nous. Il y avait quelque chose que nous ne pouvions pas nous donner l'une à l'autre.

Claire – Le moment venu, nous aurions trouvé le moyen.

Alexandra – Voilà, j'ai trouvé le moyen.

Claire – Mais le moment n'était pas venu.

Alexandra – Puisqu'il serait venu un jour ou l'autre, c'est la même chose, non ?

Claire – Non, Alex. Et tu le sais bien. Tu es plus fine que ça. Nom de dieu, mais qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? Comment as-tu pu imaginer ?... Non, je ne veux même pas en discuter.

Alexandra – Tu disais que c'était pour cela que tu m'aimais, parce que j'étais inattendue.

Claire – Il y a des limites à tout.

Alexandra – Il y a des limites à ton amour pour moi, tu veux dire ?

Claire – Oui, si tu veux. Je ne sais pas. Des limites à ce que mon amour pour toi peut supporter.

Alexandra – Il ne supporte pas un enfant ?

Claire – Pas comme ça.

Alexandra – Il n'y a pas trente-six manières de faire un enfant, tu sais.

Claire – Alex, merde ! Ne fais pas semblant. Tu as décidé toute seule. Oh, je ne sais pas pourquoi je continue de parler de ça avec toi. C'est inutile.

Alexandra – Tu veux que je le fasse sauter, c'est ça ?

Claire – Je ne veux rien. Ça ne me concerne pas. Vois ça avec ton Antoine. J'imagine que c'est lui le père ?

Alexandra – Lui ou un autre, qu'est-ce que ça change ? Tu ne comprends pas, il n'y a pas de père. Antoine ? Il n'a pas son mot à dire, Antoine. Pourquoi aurait-il son mot à dire ? Il aurait donné un peu de son sperme, et alors quoi ? Il s'agit de toi et moi maintenant, et de la possibilité d'un enfant. Il s'agit uniquement de nous. Aujourd'hui nous pouvons avoir un enfant ensemble. Ou pas. Si c'est ce que tu souhaites, si tu ne veux pas de cet enfant, nous le faisons sauter, voilà tout. C'est aussi simple que ça. La décision nous appartient, à personne d'autre. Tu dis que j'ai décidé toute seule, mais non, c'est ensemble que nous allons décider de l'avoir ou pas, ce bébé. Je sais que ce n'est pas une décision facile à prendre, que cela demande de bien réfléchir. Réfléchir, c'est tout ce que je te demande. Ne te préoccupe pas d'Antoine, il ne compte pas. D'une façon ou d'une autre, je me charge de faire qu'il ne compte pas.

Philippe passe la tête par la porte du salon

Philippe – Vous en êtes où, les filles ?

Alexandra – Au point où l'intervention du père est parfaitement inappropriée.

Philippe – Excuse-moi, mon cœur. C'est que tes invités ne vont plus tarder maintenant. Si on veut le boire, ce champagne...

Alexandra – C'est vrai, oui, j'oubliais le champagne. *(elle sort une bouteille du frigo, la place entre les mains de son père, le repousse hors de la cuisine)* Voilà, et ne nous attendez pas. Buvez à la santé d'un futur avorton. *(claquant la porte)* Et à l'amour !

Claire – Tu ne crois pas que tu donnes un peu trop dans le tragique ?

Alexandra – Non, puisqu'il s'agit de vie ou de mort.

Claire – De vie ou de mort, vraiment ?

Alexandra – La vie de notre enfant ou la mort de notre amour.

Claire – C'est une menace ?

Alexandra – Non, Claire, une vérité. Que penses-tu qu'il adviendra de nous lorsque nous aurons tiré la chasse d'eau sur ce fœtus ? Admettons même que ce soit moi, que je sois seule en cause, admettons que j'aie commis une erreur en omettant de te parler de mon projet – je veux bien assumer cette responsabilité. Et puis quoi ? Nous en sommes là. Maintenant, que faisons nous ? Que devenons-nous ?

Claire – Je ne sais pas, Alex. Tu as raison, tu m'as tendu un piège. Et il s'est refermé. Sur toi.

Alexandra – Aide-moi à en sortir. Je t'en prie, aide-moi à en sortir.

Claire – Je le voudrais, Alex. Sincèrement, je le voudrais. Tu sais que je t'aime et que je voudrais pouvoir t'aider. Mais je ne peux pas, tu comprends. Pas cette fois, Alex. Tu as été beaucoup trop loin cette fois.

Alexandra – J'y ai été pour toi.

Claire – Ce n'est pas vrai. Tu y as été sans moi.

Alexandra – Mais puisque je te demande de m'y rejoindre.

Claire – Non.

Alexandra – Prends au moins le temps d'y réfléchir. Nous ne sommes pas les premiers auxquels cela arrive après tout. Nous sommes ce jeune couple qui se retrouve dans une situation

embarrassante. L'histoire est connue, elle produit au choix un avorton, une fille-mère ou un couple qui a passé l'obstacle.

Claire – A ceci près que je ne suis pas le père. Cela fait une différence tout de même.

Alexandra – Encore le père ? Ma mère a eu une liaison avec un marin russe qu'elle avait rencontré dans un bar, il y a un peu plus de vingt ans de cela. Je ne sais pas si c'est vrai, c'est ce qu'elle m'a dit, peut-être pour m'emmerder une fois de plus. Toujours est-il qu'il y a un homme qui est remonté sur son bateau et un autre qui s'est levé la nuit pour me fourrer un biberon dans le bec et essuyer la merde sur mon petit cul, un homme qui m'a raconté des histoires le soir avant que je m'endorme, qui a murmuré dans ma petite oreille des paroles de réconfort lorsque j'avais peur dans le noir, ou parce que j'étais tombée de mon vélo. C'est lui qui m'a appris à faire du vélo, et avant cela à parler, et puis à marcher, pendant qu'un marin russe allait répandre son foutre sur d'autres continents. Il est le premier homme que j'ai aimé, le premier à me faire rire, le premier à me faire pleurer aussi. Il me prenait dans ses bras et jamais je n'ai été aussi bien. Et même si je me trompais, je me sentais en sécurité entre ses bras, sa grosse main sous mon petit cul. Mais tu connais l'histoire, pas vrai ? Alors, dis-moi, lequel est mon père ? Quel rôle tient dans ma vie ce marin russe qui a involontairement fourni un peu de sa semence ? Je te parle d'avoir un enfant et toi qu'est-ce que tu fais, tu me réponds biologie ? Mais qu'est-ce que la biologie ou la génétique viendraient foutre dans cette histoire, tu peux me dire ? Je te parle d'amour. Je te parle d'aimer ensemble un enfant. Je te parle de nous, pas d'une vulgaire séquence d'acide désoxyribonucléique.

Claire – Ce n'est pas si simple, Alex. Tu auras beau raisonner, ce n'est pas si simple.

Alexandra – Je n'ai pas dit que c'était simple.

Claire – Alors tu peux comprendre que quoi que tu puisses dire, je ne peux pas faire comme si le contexte n'existait pas.

Alexandra – C'est toi qui dis que tu ne peux pas, mais as-tu même essayé ?

Claire – Mais essayer quoi à la fin !? Essayer de ne pas savoir que tu t'es passé de moi, de mon avis pour mettre en place ton petit projet ? Essayer de ne pas savoir que tu as baisé avec Antoine pour le réaliser ? Essayer de ne pas savoir qu'il est concerné, oui, quoi que tu puisses dire, qu'il est concerné par ce bébé qui s'est mis à pousser dans ton ventre ? Essayer de ne pas savoir qu'il aurait son mot à dire ? Que ce serait juste ? Voyons Alex, personne ne peut faire une chose pareille, faire comme si on ne savait pas. Ne pas savoir quand on sait, ce n'est qu'une vue de l'esprit. C'est tout bonnement impossible. Je sais tout cela, et toi aussi tu le sais. On ne peut rien contre ça. Toi et moi, nous ne pouvons tout simplement pas faire comme si nous étions effectivement ce couple de jeunes tourtereaux qui se retrouve dans une situation, comment as-tu dit ? « Une situation embarrassante ». Nous ne pouvons pas parce que ça n'est tout simplement pas la réalité.

Alexandra – La réalité, je l'emmerde ! Voilà que tu parles comme mon père maintenant. Je te pensais capable de plus de fantaisie. C'est la réalité qui est une vue de l'esprit, au sens propre du terme. Elle n'existe pas en tant que telle, la réalité, elle est le regard que tu projettes sur le monde, un simple reflet, un éclat sur ton miroir synaptique. Oui, tu vois, c'est exactement ça, il n'y a pas de réalité. Elle n'existe pas. Seulement une vue de l'esprit.

Scène 5 : Alexandra, Claire, Antoine

Antoine entre

Antoine, visiblement éméché – (en direction du salon) Ne vous en faites pas, belle-maman, elles ne me font pas peur. Je la ramènerai cette bouteille. (à Alexandra) Tu te rends compte, ma chérie, elle m'a proposé de l'appeler Belle-Maman. Je n'en croyais pas mes oreilles. J'étais tellement content que je l'ai embrassée comme du bon pain. Tiens, il faut que je t'embrasse, toi aussi.

*Il va pour l'embrasser, elle se dérobe,
il trébuche dans les bras de Claire*

Salut Claire. Tu es très belle, tu sais. Pas autant que ma petite Alex bien sûr, mais très très belle, ça oui. C'est étrange que tu sois encore toute seule. On se disait ça l'autre jour, avec les copains, une aussi jolie fille, quand même, c'est étrange.

Alexandra – Ta gueule, Antoine. (s'adressant à Claire) Il n'est pas la réalité, juste une imperfection un peu désolante sur le miroir de notre imagination. Il n'est pas réel. Je vais te montrer à quel point il n'est pas réel. (à Antoine) Antoine, je voudrais que tu m'accompagnes en haut. J'ai quelque chose à te montrer.

Antoine – Quelque chose ? Quoi ?

Alexandra – Viens, je te dis.

Antoine – (à Claire) Elle dit ça souvent, que je n'existe pas. Et aussi elle me dit « ta gueule » et « viens dans ma chambre, Antoine ». (à Alexandra) On va dans ta chambre, c'est ça ? (à Claire) Si elle n'est pas coquine, hein ? Tout à l'heure, elle a fait comme si elle ne m'avait pas vu, tu imagines. Et moi, je l'aime tellement que chaque fois je me laisse prendre. Je sais bien pourtant qu'elle ne résiste pas longtemps. (à Alexandra) Tu as faim de mon corps, c'est ça ?

Alexandra – Voilà, c'est ça. Je suis affamée. Allons sur le toit. Pour mes vingt ans, je voudrais qu'on fasse l'amour sur le toit. Tu veux bien, n'est-ce pas ?

Antoine – Si je veux bien ? Elle demande si je veux bien. Mais c'est une merveilleuse idée. Le toit ? Oh, je me sens déjà l'âme d'un chat de gouttière.

Alexandra – Parfait, nous verrons bien si tu retombes sur tes pattes. Tu te joins à nous, Claire ?

Claire – Non Alex. Je crois que je vais sagement rester ici, comme une bonne petite chatte d'appartement.

Antoine – Tu es sûre ? Quand même, c'est son anniversaire.

Alexandra – Laisse, elle est de mauvais poil. Prends une bouteille de champagne, deux verres et viens.

Claire – Amusez-vous bien.

Antoine – C'est marrant ça, un chat de mauvais poil. Les miens sont tout hérissés.

Alexandra – Tu crois vraiment que je m'amuse ?

Claire – Je crois que pour toi la vie est un jeu et que nous sommes tous tes pions.

Alexandra, poussant Antoine devant elle, vers les escaliers – Alors je m'en vais sacrifier mon cavalier pour sauver ma reine.

Antoine – Le cavalier ? Voilà une chevauchée qui s'annonce bien.

ils sortent

Claire s'effondre en pleurs

Scène 6 : Claire, Philippe

*Philippe entre
Claire dissimule ses larmes*

Philippe – Tu es toute seule ? Où sont-ils passés ? Antoine était parti pour nous ramener une bouteille.

Claire – Ils sont montés. Tous les deux.

Philippe – Oui, bien sûr. C'est bien normal. Surtout aujourd'hui.

Claire – Oui, surtout aujourd'hui.

Philippe – Elle a quelque chose à lui annoncer, je crois.

Claire – Vous croyez ?

Philippe – Elle ne t'a rien dit ?

Claire – Elle dit tellement de choses, vous savez.

Philippe – Elle n'est pas facile, hein ?

Claire – Pas facile, non.

Philippe – Mais elle est ton amie ?

Claire – Mon amie, oui.

Philippe – Tu ne sais pas comme ça me fait du bien.

Claire – Quoi ?

Philippe – Ça, que vous soyez amies toutes les deux.

Claire – Ça vous rassure, j'imagine.

Philippe – Oui, ça me rassure. Elle me semble parfois si...

Claire – Solitaire ?

Philippe – Oui, solitaire. Et puis aussi...

Claire – Incapable d'aimer ?

Philippe – Incapable d'aimer ? Non, je ne crois pas ça. Tu sais, elle est née en colère, très en colère. J'ai parfois l'impression que sa colère ne passe pas et qu'elle l'étouffe. Elle me fait peur, souvent. On ne sait jamais ce qu'elle pense vraiment.

Claire – Ni de quoi elle est capable.

Philippe – Mais elle est ton amie, n'est-ce pas ?

Claire – Oui. Et je crois qu'elle m'aime un peu aussi.

Philippe – Tant mieux. Tant mieux. *(pause)* Tu veux boire quelque chose ? Du champagne ?

Claire – Du champagne, oui. Pourquoi pas ?

*il débouche une bouteille
ils boivent ensemble*

*le bruit sourd d'un corps
qui rencontre le sol les fait sursauter*

ils se regardent, se précipitent à la fenêtre

Scène 7 : Claire, Philippe, Marie

Marie entre en courant

Marie – Que se passe-t-il ? On aurait dit comme une explosion.
(*elle les rejoint à la fenêtre*) Que s'est-il passé ?

Claire – Quelqu'un est tombé.

Philippe – Je crois que c'est Antoine.

Claire – Oui, c'est bien lui.

Marie – Mais comment ?...

Philippe – Ils étaient ensemble sur le toit.

Marie – Qui ?

Claire – Antoine et Alex.

Philippe – Elle voulait lui annoncer...

Claire – Il aura glissé, sans doute.

Marie – Oui, c'est sûr, il aura glissé.

Claire – Il faut faire quelque chose. Il n'est peut-être pas...

Philippe – Tu as raison. Marie, appelle les secours. Je vais voir si je peux... Je vais lui tenir compagnie. Pauvre Antoine. J'espère que...

Claire – Il aura glissé, sans doute.

Marie – Oui, c'est sûr. Glissé... Zzzzioup ! (*au téléphone*) Allo ?
Allo ?

On sonne

Philippe – Et voilà les invités maintenant. Mais qu'a-t-elle fait ?
Qu'a-t-elle fait encore ?

Claire – C'est ça, il aura glissé. Quoi d'autre ?

Marie, au téléphone – Bonsoir Madame, il y a eu un accident.

(*noir*)

Acte III

Une chambre d'enfant. Tout est à sa place, parfaitement rangé, comme en attente : un berceau, des peluches, des jouets, le papier peint au mur, une commode, une table à langer, etc...

Scène 1 : Alexandra

Voix de la sage-femme : « Respirez. Respirez. Respirez... Bloquez tout. Poussez ! Poussez, poussez, poussez... »

Cris de parturiente.

Et puis encore : « Voilà, respirez à fond maintenant. Respirez... Respirez... Respirez et... bloquez tout !

Maintenant, poussez ! Poussez, poussez, poussez... Vvvoi-lààà. »

Pleurs d'un nouveau-né.

Voix de la sage-femme : « C'est une fille. »

Alexandra – Poupées et dînettes, marelles et cordes à sauter. Chansons d'amour et prince charmant. Bienvenue, petit ange. Bonjour, Princesse. La vie, tu verras...

Les pleurs du nouveau-né se poursuivent un peu.

Ils cessent.

Un long silence.

Le hurlement d'Alexandra.

Silence.

Alexandra – « Le jour brille un instant, puis c'est la nuit à nouveau ». Le jour... et puis la nuit. Le néant. Petite fille, j'avais peur du noir. Plus maintenant. Plus maintenant. Il ne faut pas, ne pas avoir peur de ça. Le noir, c'est la couleur vraie du sang qui coule dans nos veines et qui n'est pas rouge. Ne pas avoir peur de ça. Le noir. Le bleu du ciel, le jaune du soleil, le vert des arbres, le rouge de notre sang et les milles couleurs du grand mensonge. La vie. C'est à toi de tenir le pinceau, Princesse. C'est ce que je lui disais. C'est toi qui tiens le pinceau, toi qui possèdes le pouvoir de peindre ta propre vie. Tu tiens le pinceau, tu éclabousses le néant de mille couleurs et... zzzzioup, la vie. Pas de gris surtout. Le gris, c'est quand on manque d'imagination, quand on n'ose pas et qu'on ne vit pas vraiment. Les couleurs ne tiennent pas, passent avec le jour qui s'efface, chaque nuit comme un grand coup de gomme grisaille. Tout recommencer. Chaque matin remaquiller le monde. Jouer avec ça, puisque tout s'en va. Jouer avec les couleurs et peindre le ciel en jaune et le soleil en vert. Pourquoi pas. Tout est permis, Princesse. Comme tu es jolie ! Ne laisse à personne le soin de guider ton pinceau. C'est ce que je lui disais. Ne les laisse pas t'enfermer. Ils voudront t'enfermer. Parce que tu leur fais peur. Parce qu'en disant que le mensonge est mensonge, tu les obliges à regarder une vérité qu'ils ne veulent pas voir. Ils refuseront de regarder dans ce miroir que tu leur tends et où leur visage est gris et leur sang est noir. Ils ne veulent pas que tu leur dises qu'ils meurent. Pourtant... Ils naissent, et puis ils meurent aussitôt. « Elles accouchent à cheval sur une tombe ». Sur une tombe... et zzzzioup ! la vie. À peine le temps de la vomir, la vie. Une bonne gerbe au-dessus d'un trou. Tout juste le temps d'atteindre le fond. On tombe amoureuse, on tombe enceinte, mais on ne cesse jamais de tomber. *(pause)* Donner la vie. Faire un enfant. Devenir mère. Je m'y suis laissée prendre. Donner la vie, la folle exigence des femmes, ce miracle qui niche entre leurs cuisses et qu'il leur faut accomplir, qu'il serait blasphématoire de ne pas accomplir. Trouver l'amour, faire un enfant, les deux mamelles dont on tire le lait qui fait grandir les petites filles. On les gave comme des oies de cette romance créline, de ce prince qui viendra les aimer et puis les engrosser. Et puis, quand est venu mon tour, je m'y suis

laissée prendre. Ça changeait quoi si mon prince était une princesse ? Ça n'a rien changé. Je l'ai aimée aussitôt, moi qui n'avais jamais aimé. Je l'ai vue, j'ai murmuré trois fois son prénom – Claire, Claire, Claire – et j'ai su qu'il me serait possible de mourir pour elle. Ou de tuer. Je me suis donnée, offerte à elle, moi toute entière, moi pour l'amour d'elle, et mon ventre plein. Elle n'a pas compris. Elle n'a pas compris que c'était d'elle qu'il était plein, mon ventre, que c'était elle qui avait permis que ça arrive. Parce qu'à m'aimer elle me donnait la vie. J'étais si vivante alors qu'il aurait suffi que je sorte nue dans la rue et que je pense à elle pour que mon ventre s'emplisse. Elle n'a pas compris. Elle n'a pas voulu comprendre. Elle a dit que j'étais folle. Et puis il fallait bien qu'il y eût l'intervention d'une queue. C'est cela qu'elle a pensé, Claire. J'en ai été mortellement blessée. C'était tellement trivial. *(pause)* Pauvre Antoine. J'étais déçue, blessée. Et aussi j'avais peur. La perdre ? Cela ne se pouvait pas. J'étais terrifiée à l'idée de me retrouver seule, sans elle, seule à nouveau. Je ne le haïssais pas, il fallait seulement qu'il n'existe plus. Qu'elle comprenne qu'il n'existait pas, qu'il ne comptait pas puisqu'il n'aurait plus existé. Et c'était vrai : il ne comptait pas. J'avais trop d'amour en moi pour qu'il puisse compter. Je ne le haïssais pas, mais j'aimais Claire. *(pause)* Il n'est pas mort finalement. Les médecins disent qu'il peut sortir du coma d'un jour à l'autre. Dans deux jours ou bien dans vingt ans. Ou jamais. Ça fait deux ans et demi. Claire, elle va souvent à l'hôpital pour le voir. Moi pas. Elle lui amène des fleurs, elle lui parle. Moi pas. Elle a le cœur grand, Claire. Une grande culpabilité aussi. Et puis, il y avait l'enfant. Au début, il y avait l'enfant. *(pause)* Une belle petite fille. Je lui avais aussitôt donné du « princesse ». Elle était si jolie. Et aussi je ne voulais pas qu'elle me ressemble. Je voulais qu'elle apprenne à croire, apprendre à croire pour apprendre à vivre. Elle a pleuré et moi j'ai dit « Je t'aime, Princesse ». Elle a pleuré encore, beaucoup. Je l'ai nourrie. Je lui ai donné mon sein pour la consoler. Je lui ai murmuré mille promesses. Un sein, et puis l'autre. Une promesse et puis une autre. Mille mensonges. Une nuit, elle a cessé de pleurer. Elle avait les yeux grands ouverts, mais elle avait déposé son pinceau. Ses beaux yeux gris, noir en dedans. Elle avait

préférez les limbes et moi je suis restée seule avec des promesses auxquelles je ne croyais pas. Pis que seule, elle m'a laissée vide, évidée par le souvenir de ces mois où j'avais été pleine d'elle. Longue, délicieuse, terrifiante gestation. On n'est plus rien d'autre qu'une bête, tous les instincts à vif, occupée seulement à couvrir la vie. Attente décérébrée du jour où il faudra mettre bas. À cheval sur une tombe. On accouche, et puis on réalise que c'est la mort qu'on a couvée. Une étincelle, et la nuit qui s'approche aussitôt. Ce vide déchirant. Mon ventre creux. Ça fait tellement mal. Cette douleur en dedans. Ça fait tellement mal. Envie de hurler.

elle hurle

Inutile. Ça ne s'en ira pas. Faire comme toi, petite princesse, simplement cesser de respirer.

silence

Non, je n'y arrive pas. Je n'y arrive pas !

elle hurle

(noir)

Scène 2 : Alexandra, Marie

*Alexandra circule dans la chambre d'enfant
elle touche les objets et s'y brûle
gestes lents, âme en peine*

Marie entre, l'observe, secoue la tête

Marie – Pourquoi tu te fais du mal comme ça ?

Alexandra – J'ai mal, Maman. Ça ne passe pas, je n'y peux rien. J'ai seulement mal.

Marie – Je sais, ma petite fille. Je sais. Il faut pourtant que tu recommences à vivre. Ça fait deux ans maintenant. Tu vas rester combien de temps encore ainsi, à te morfondre ?

Alexandra – Ça ne passe pas, Maman. Ça ne passe pas !

Marie – Ça ne passera jamais. Il faut que tu acceptes que ça ne passe jamais. Il te faut vivre avec cette blessure. Il ne sert à rien d'attendre, ça ne cicatrisera pas. Tu peux juste vivre et te remplir d'autres choses.

Alexandra – Je ne peux pas. Laisse-moi tranquille.

Marie – Non, je ne te laisserai pas continuer à t'apitoyer sur ton sort. Tu es ma petite fille, je t'ai mise au monde, il m'importe que tu vives.

Alexandra – Mais moi aussi je voulais qu'elle vive. Moi aussi ! Mais il ne suffit pas de vouloir. Non, ça ne suffit pas, vouloir.

Marie – Ça ne suffit pas, c'est vrai, et c'est triste. Infiniment triste. C'est une douleur atroce, je le sais bien. La vie continue, pourtant. Et tu en fais partie. Tu dois te réveiller maintenant, ma petite fille. Il est temps pour toi de rejoindre les vivants.

Alexandra – Je ne peux pas. Tu ne veux pas comprendre, c'est fini. Fini ! Tu ne comprends donc pas que je ne peux plus. C'est facile pour toi. La vie, la mort, le temps, vouloir, pouvoir... Ce ne sont que des mots, des mots qu'on assemble et qui font des paroles toutes faites et qui ne signifient rien. Tu ne sais pas, tu n'as jamais aimé, toi. Tu ne sais pas ce que c'est que de vivre avec ça, quand ton cœur a explosé et que tu as des débris froids partout plantés dans le corps et qui

t'écorchent vive. Tu ne connais pas cette envie de mourir qui envahit ton cœur ratatiné et qui t'opprime, qui te fait mal chaque fois que tu respirez, qui te fait mal indéfiniment, mal au point que tu n'espères plus qu'une chose, que ça s'arrête enfin.

Marie – C'est donc ça. C'est tout ce que tu as trouvé. En finir. Mourir, c'est ça ta solution ? Mais alors, qu'est-ce que tu attends ? Fais-le donc, mets fin à tout ça, va jusqu'au bout. Pourquoi tu ne le fais pas ? C'est facile pourtant, mourir. Plus facile que de vivre, à ce qu'on dit. Tu voudrais peut-être que je te trouve une corde ?

Alexandra – Je n'ai pas besoin de toi.

Marie – Oui, tu n'as besoin de personne, n'est-ce pas ? Ni pour vivre, ni pour mourir. Juste quelques spectateurs silencieux et attentifs pour assister au spectacle pitoyable de tes lamentations. Qu'ils sachent tous combien tu es malheureuse. (*tragédienne*) Regardez-moi, regardez-moi, regardez et, oh ! voyez comme je souffre. Tu sais pourquoi tu n'y as pas mis fin, à ton petit spectacle ?

Alexandra – Non, je ne sais pas. Mais tu vas me le dire.

Marie – Tu en as besoin, tout simplement. Annoncer à ton public que tu veux mourir, elle est là ta raison de vivre. Oui, malgré tout, tu l'aimes encore ton petit spectacle, et tu ne saurais renoncer à ce qu'on te regarde. Tu vis par complaisance pour toi-même et, si tu veux mon avis, ils t'ont connue plus inspirée. Oui, moins ennuyeuse. Tu as sombré dans le mélo, ma petite fille.

Alexandra – Bla bla bla. Te fatigue pas, Maman, je la connais ta tirade. Et je connais tes motivations. Tu es tellement déçue d'avoir perdu ta partenaire de jeu, n'est-ce pas ? Oui, tu t'ennuies, c'est certain, mais c'est parce que tu n'as plus personne pour te donner la réplique. Ce n'est que cela. Je suis désolée, Maman, mais pour ce qui me concerne, c'est fini. Je ne peux plus rien pour toi. Je ne joue plus,

tu comprends. Mais non, bien sûr, tu ne peux pas comprendre. Ça te dépasse, hein ?

Marie – C'est ça, continue. Je ne peux pas comprendre. Je n'ai jamais aimé. Je ne suis qu'une pauvre alcoolique qui ne comprend rien à rien. Mais qu'en sais-tu, ma petite fille ? Qu'en sais-tu finalement ? Que sais-tu de moi au juste ? As-tu jamais essayé, toi, de me comprendre, de me connaître un petit peu ?

Alexandra – Quoi, ce serait l'heure de vérité ? Il y aurait une vérité sous ta montagne de petits mensonges. Sans doute, oui. Pourquoi pas, hein ? Mais laquelle ? Comment savoir ? Comment te croire maintenant ? C'est trop tard, Maman. Ça fait trop longtemps que tu me racontes des histoires.

Marie – J'en ai pourtant une encore à te raconter, une dernière, ma préférée.

Alexandra – Ça ne m'intéresse pas.

Marie – Je sais, je vais te la raconter quand même. C'est l'histoire d'une femme à qui l'on avait arraché le cœur et qui a vécu chaque instant de sa vie avec l'angoisse atroce que cela arrive encore. Elle savait aimer. Avant que cela se produise, elle savait aimer, cette femme. Elle aimait sans retenue, aveuglément, baignant dans la délicieuse et infinie insouciance qui permet l'abandon de soi, l'abandon de tout son être à l'être aimé qui est tout. Elle ne savait pas alors ce qui est possible. Sa conscience n'avait pas été effleurée par la démente possibilité de cette chose inimaginable, inacceptable, monstrueuse, et tellement injuste aussi, cette chose capable pourtant de vous arracher le cœur. Et elle ignorait tout autant ce que cela signifie comme souffrances, un cœur arraché, broyé, piétiné, désintégré. Cela n'existait pas, une telle chose, cela ne pouvait donc pas lui arriver, jusqu'à ce que finalement ça lui arrive quand même. Cette femme, on lui a arraché le cœur et alors, alors seulement, son

cœur désintégré, elle a appris combien le pire est en réalité toujours possible, et elle a appris, oui, de quelles souffrances abominables une femme est capable de souffrir. Des souffrances tellement abominables qu'on n'attend plus rien que d'en crever. Et puis elle a survécu. Inexplicablement elle a survécu. Et puis, plus inexplicablement encore, un cœur lui a repoussé. Un cœur a repoussé en elle, juste à côté de la place laissée vide par le premier, cette place où jamais rien n'aurait su repousser ni refleurir. Un cœur lui a repoussé, mais elle n'a pas aimé de la même manière, elle a aimé d'un cœur bien plus lourd. Un cœur de plomb. Mais elle a aimé. Elle a aimé autant, infiniment, mais pas de la même manière, pas dans l'abandon absolu de soi dont seuls sont capables les bienheureux et les ignorants. Son amour infini était lesté de l'indélébile et douloureuse expérience qu'elle avait faite. C'est qu'on n'a qu'une seule fois la possibilité d'aimer d'un cœur léger. Une seule fois.

Alexandra – De quoi parles-tu ? Maman, de quoi me parles-tu ?

Marie – J'ai eu un autre enfant, Alex. Avant toi, j'ai eu un autre enfant. Il est né quatre ans avant toi et il aurait été ton grand frère. Il s'appelait Arthur. Une méningite me l'a enlevé alors que j'étais enceinte de toi.

Alexandra – Non. Non, je ne te crois pas. C'est encore une de tes inventions. Je ne veux pas te croire.

Marie – Tu sais déjà que c'est la vérité.

Alexandra – Non. Non. Papa... Il n'est pas comme toi, il me l'aurait dit. Lui, il me l'aurait dit. Pourquoi vous ne m'auriez rien dit ?

Marie – Tu te souviens, l'histoire de ce petit écureuil ? C'est Arthur qui me l'avait racontée. Il l'avait apprise à l'école. Il disait : « Zzzzioup, c'est chouette la vie ! » et ensuite il riait aux éclats. Tu as

ri exactement de la même manière la première fois que je te l'ai racontée.

Alexandra – Oh ! Maman. Pourquoi vous ne m'avez rien dit ?

Marie – Je ne sais pas. Nous n'en avons jamais parlé. Au début, tu étais trop petite, c'était trop difficile. Après, il était déjà trop tard. C'était devenu un mensonge, tu comprends. Et puis tu étais si... Oui, si particulière. C'était comme si tu étais née en sachant ce qui nous était arrivé et qui venait de t'arriver à toi aussi. Tu étais tellement, tellement lucide. Je crois que tu nous faisais un peu peur, cette façon que tu avais déjà de vivre comme si rien n'était tout à fait réel. Tu as toujours dis que c'était moi qui t'avais appris à appréhender la vie de cette manière, mais c'est le contraire qui s'est produit, c'est moi qui ai appris de toi. Et c'est ce qui m'a permis de surmonter mon chagrin et de vivre, faire partie de la pièce que tu jouais, faire comme si ça n'était pas réel, ni donc le reste non plus, juste un spectacle que nous donnions toi et moi, un spectacle qui ne pouvait avoir débuté qu'avec toi. Il ne pouvait y avoir d'avant. Cela m'a sauvé. Ça, et l'amour infini que je te porte.

Alexandra – C'est la première fois que tu me dis que tu m'aimes.

Marie – C'est la première fois que tu acceptes de l'entendre. Ce n'était pas le rôle que tu m'avais attribué, je n'étais pas censé être la douce maman qui dit je t'aime à sa petite fille. Je t'aime pourtant. Oh, je t'aime tellement !

Alexandra – Oh, Maman. Je t'aime moi aussi.

Marie – Je le sais bien, ma petite fille. Je le sais bien. Jamais je n'ai douté de ça.

Alexandra – Elle me manque, tu sais. Elle me manque tellement.

Marie – Je sais. Ma toute petite fille. Je sais.

Acte IV

Sur le toit.

Une terrasse aménagée et son garde-corps, une porte d'accès, d'où proviennent les bruits d'une fête : des voix, des rires, de la musique...

En hauteur quelques lampions assurent l'éclairage de la terrasse, et du jardin en contrebas.

Scène 1 : Alexandra, Marie

*Alexandra est appuyée contre le garde-corps
elle fume, souriante, détendue*

*Marie entre, la regarde, sourit,
s'approche d'elle*

Marie – Ha, tu es là.

Alexandra – Je suis là. Je respire un peu.

Marie – J'ignorais que tu avais recommencé, encore.

Alexandra – Le plaisir de recommencer, je n'y résiste pas. Claire tient bon, elle. Je ne sais pas comment. Moi, je crois que j'aime trop ça. Elle n'est pas au courant, bien sûr.

Marie – Ne t'inquiète pas, ça reste entre nous. Tu m'en offres une ? Tu es resplendissante, ce soir. Vraiment. Je crois que tu n'as jamais été aussi belle.

Alexandra – Merci, Maman. Tu sais, je crois bien que je suis heureuse. Je suis heureuse. Oh, rien que de le dire, c'est tellement bon !

Marie – Dire que tu es heureuse, c'est ça seulement qui te rend heureuse ?

Alexandra – C'est aussi ça. Savoir que je suis heureuse, oui, ça me rend plus heureuse encore. Obtenir ce que l'on désire, c'est cela le bonheur. Et je n'ai jamais rien désiré davantage que le bonheur. Le bonheur appelle le bonheur comme le rire appelle le rire et les larmes appellent les larmes. Chaque sentiment est source de lui-même. La mélancolie rend mélancolique. La peur est terrifiante. Tous les sentiments : la colère est source de colère ; la haine est source de haine ; l'amour...

Marie – Et puis rien de telle qu'une bonne logorrhée pour dissimuler ce que l'on veut taire. Le silence serait trop éloquent. Laisse-moi te regarder, jeune fille.

Alexandra – Quoi ?

Marie – Non, rien.

Alexandra – Quoi ?

Marie – Il n'y aurait pas quelque chose que tu veuilles annoncer à ta mère, par hasard ?

Alexandra – Non.

Marie – Vraiment ?

Alexandra – Oui, vraiment.

Marie – Rien du tout ? Cherche bien.

Alexandra – Non, absolument rien.

Marie – On ne trompe pas une mère, tu sais.

Alexandra – Je sais, Maman.

Marie – Ce grand bonheur dont tu me rabats soudain les oreilles, cet épanouissement sur ton visage, le masque de fatigue sur celui de Claire, qui ne fume plus, ajoutons le pétilllement dans vos yeux lorsque vos regards se croisent...

Alexandra – Maman, il n'y aura pas d'annonce ce soir. Je suis heureuse, voilà tout.

Marie – Pas ce soir. Tu es heureuse et voilà tout. Message reçu.

Alexandra – Et ne va pas te répandre en commérages.

Marie – Voyons, tu me connais.

Alexandra – Je te connais, oui. Et je te fais confiance.

Marie – Tu n'as pas non plus tellement le choix.

Alexandra – Je sais que je peux te faire confiance.

Marie – Tu es gentille. J'aimais bien aussi l'époque où tu ne manquais jamais l'occasion de me bousculer un peu. Tu ne me concédais jamais rien, tu te souviens. Enfin, c'est bien aussi comme

ça, j'imagine. Après tout, ce n'est jamais complètement désagréable, la flatterie. A propos, comment allez-vous l'appeler ?

Alexandra – Maman !

Marie – Ça ne coûte rien d'essayer. Donne-moi une autre cigarette, tu veux. Les autres me regardent de travers quand je leur en tape une deuxième. J'aime te voir heureuse, ma fille.

Alexandra – Moi aussi. Je veux dire, j'aime être heureuse. C'est plutôt agréable finalement, avoir trente ans.

*Elles regardent toutes les deux dans le jardin
par dessus le garde-corps*

Marie – Une jolie fête, n'est-ce pas ?

Alexandra – Oui. *(pause)* Ça se passe bien, on dirait. Ils dansent et ils rient, ils boivent et ils mangent, ils sont vivants.

Marie – J'étais un peu inquiète, je peux te l'avouer maintenant. Je ne pensais pas que, je veux dire, organiser une fête pour tes trente ans, après ce qui est arrivé la dernière fois... Et puis voilà, n'est-ce pas, je me suis inquiétée pour rien.

Alexandra – C'est long, dix ans. Les gens oublient.

Marie – Ils font bien semblant en tout cas. Mais Antoine ? C'est surprenant quand même comme il est à son aise. Il donne vraiment le sentiment d'aller bien. Mieux que je m'y attendais.

Alexandra – Il se remet vite maintenant. Je suis contente que ça tourne de cette façon pour lui. Tu as remarqué, il ne boite plus du tout.

Marie – Il a encore des difficultés pour courir, à ce qu'il dit. Courir et monter les escaliers. Mais ce qui le préoccupe plus que tout, c'est son élocution.

Alexandra – Bah, il y a à peine un an encore, il était incapable de se faire comprendre. Et maintenant, quoi ? Il parle un peu lentement, voilà tout.

Marie – Il parle d'une grande frustration. Devoir maîtriser son débit, conserver son calme, ne pas se laisser prendre par la colère sous peine de devenir ridicule à force de bafouiller, tout ça lui impose des efforts considérables. Toutes ces colères qu'il doit ravalier, qui restent à l'intérieur de lui, il craint de finir par exploser.

Alexandra – Qu'il explose donc, ça lui fera le plus grand bien. Chaque fois que je le vois, je suis surprise de voir comme il a changé. Il n'est plus celui qu'il était. *(pause)* Pour tout dire, je ne pensais pas qu'il viendrait ce soir. J'avais imaginé que ça ne l'intéresserait pas.

Marie – Mais tu voulais qu'il vienne ?

Alexandra – Je ne sais pas. C'est Claire surtout, tu sais comme elle est. Et maintenant sa présence me met mal à l'aise. Le savoir ici, j'éprouve une sensation étrange, comme si l'ombre du passé était entrée avec lui dans la maison. Une ombre mauvaise et qui rôde, qui cherche sa proie. Je ne sais pas. C'est idiot sûrement.

Marie – Oui, tu te fais des idées. Antoine est un gentil garçon.

Alexandra – Peut-être bien. Il l'était en tout cas. Parfois il me regarde d'une drôle de façon, comme s'il savait quelque chose. Et puis il y a cette colère dont il parle tout le temps. Pourquoi serait-il en colère ?

Marie – Qui ne serait pas un peu en colère après ce qui lui est arrivé ? Un si long coma, il est en colère contre la vie, tout simplement. Tu verras, de ça aussi il finira par guérir.

Alexandra – Sans doute. La vérité, tu veux que je te dise, c'est qu'aujourd'hui son sort m'indiffère profondément.

Marie, *doucement* – Alex, il finira par l'apprendre, tu sais.

Alexandra – Apprendre quoi ?

Marie – Que tu as eu un enfant.

Alexandra – Que nous avons eu un enfant.

Marie – Que vous avez eu un enfant.

Alexandra – Claire et moi.

Marie – Claire et toi, oui. Tu as tort de ne pas le lui dire. Tôt ou tard quelqu'un en parlera devant lui. Ensuite, il lui suffira de compter.

Alexandra – Je sais tout ça. Claire ne cesse de me le répéter, qu'il faudrait qu'il l'apprenne de nous, avant qu'il ne comprenne tout seul en comptant sur ses doigts.

Marie – Claire a raison.

Alexandra – Mais Claire a toujours raison, n'est-ce pas ? Pourtant, elle dit aussi que nous lui devons bien ça, qu'il a le droit de savoir, qu'après tout ça le concerne. Et elle se trompe, ça ne le concerne pas. Elle était notre enfant, à Claire et à moi, notre enfant, notre joie, notre douleur, et ça, non, ça ne le concerne pas. Et son accident ne lui donne aucun droit non plus. Je refuse qu'il puisse s'approprier une histoire qui n'est pas la sienne, y trouver maintenant une place et un rôle.

Marie – Il l'apprendra pourtant.

Alexandra – Qu'il l'apprenne donc ! Ce n'est pas moi qui le lui dirai. Qu'il compte, si ça lui chante de compter. Et après, quoi ? Il ne pourrait que conjecturer, et peut-être se convaincre qu'il y fut pour quelque chose. Il a le droit de savoir ? Très bien. C'est entendu. J'ai moi celui de me taire. Si c'est moi qui lui apprends ce qu'il y a à apprendre, il se croira intronisé, autorisé à me demander de raconter, lui ouvrir ma mémoire, partager mes souvenirs, voir des photos. Les photos, elles sont à la maison, dans une boîte rangée en haut de l'armoire, tout en haut. Claire va les sortir de temps en temps. Pas moi. C'est au-dessus de mes forces. Lui parler d'elle ? De sa petite contribution préhistorique ? Non, il salirait tout. Il n'a aucun droit sur elle, aucun droit sur mes souvenirs ou sur mon chagrin.

Marie – Ma chérie, personne ne dit le contraire.

Alexandra – La tristesse ne s'en est pas allée, tu comprends. Elle est là, en moi, elle occupe une part de mon cœur et elle ne s'en ira pas. Ni la tristesse, ni la douleur. Et si avec le temps, une place s'est libérée en moi où je parviens à être heureuse, c'est précisément parce que j'ai réussi à confiner mon chagrin, le confiner dans un compartiment étanche de mon cœur dévasté.

Marie – Et tu as peur qu'en ouvrant une vanne, tout s'en trouve submergé.

Alexandra – Souvent, je me dis qu'elle aussi, si elle avait vécu, elle aussi aurait voulu connaître la vérité. Un jour, elle aussi aurait revendiqué son droit à savoir, aurait demandé à connaître son père, aurait exigé que je lui parle de lui. Et ce qui est terrible, tu vois, c'est que je ne sais pas ce que je lui aurais répondu. Un mensonge, sans doute. Oui, comme on dépose un premier petit morceau de beurre.

Marie – Tu aurais dit ce qu’il fallait, j’en suis certaine. Tu aurais été une bonne mère. Tu seras une bonne mère, Alex. Ne pense plus à ça. Tu te fais du mal inutilement. Pourquoi ne veux-tu pas comprendre que tu as autant droit au bonheur que n’importe qui ? Qu’on ne l’usurpe jamais, son bonheur ?

Scène 2 : Alexandra, Marie, Claire

Claire entre

Marie – Mais, à propos de bonheur, regarde un peu qui nous arrive.

Claire – C’est donc ici que vous vous cachez. Alex, tout le monde se demande où tu as disparu.

Marie – Et moi ? Je ne manque à personne, on dirait. Ô vieillesse ennemie ! Il est plus temps que j’aie prouvé à tous ces infâmes de quelles glorieuses flammes ce corps de glace est encore capable. Je vous laisse, les filles. Ne vous attardez pas trop, vous non plus. Claire, j’espère que tu as prévu de la faire danser.

Claire – C’est au programme, en effet.

Marie sort

Elle est de bien bonne humeur, dis-moi.

Alexandra – Elle a deviné que tu es enceinte.

Claire – Oui ? Bon. On ne peut rien lui cacher. J’imagine que nous aurions dû nous y attendre.

Alexandra – Je lui ai fait promettre de tenir sa langue, mais tu la connais, elle est capable de tout. Qu’est-ce qu’il y a ? Ça n’a pas l’air d’aller.

Claire – C’est... Je veux dire, se retrouver ici, ce soir, c’est étrange. Comme si c’était dans une autre vie. Je veux dire, avant l’accident.

Alexandra – C’était dans une autre vie.

Claire – Je ne sais pas. Je n’en suis plus si sûre maintenant.

Alexandra – Qu’est-ce qu’il y a, Claire ? Il s’est passé quelque chose ?

Claire – Nous n’aurions pas dû l’inviter ?

Alexandra – Antoine ? Oui, je commence aussi à penser que c’était une erreur.

Claire – C’est comme si nous avions convié un fantôme, une ombre.

Alexandra – Oui, une ombre. J’ai pensé la même chose.

Claire – Il me fait peur, Alex.

Alexandra – Pourquoi te ferait-il peur ? Il s’est passé quelque chose ? Claire, il a fait quelque chose ?

Claire – Je crois qu’il est devenu fou. Et s’il n’est pas fou, c’est pire encore. Il m’a fait un petit signe à travers le salon, et puis un grand sourire, alors je suis allée lui parler, lui tenir un peu compagnie. Au début, il s’est montré charmant. Rien à voir avec les dernières fois où nous l’avons vu et qu’il semblait littéralement dévoré par

l'amertume et la morbidité. Au contraire, il avait retrouvé ce grand sourire un peu naïf que j'avais fini par oublier. Nous avons parlé de choses et d'autres, et il a proposé que nous allions danser...

Alexandra – Tu n'as pas fait ça quand même ? Tu as dansé avec Antoine ?

Claire – Il m'a dit que ça lui demandait beaucoup d'efforts de parler, et que danser lui reposerait la langue. Ça m'a fait sourire. Et puis ça semblait lui faire vraiment plaisir. Je me suis dit que ça y était, qu'il avait arrêté de se regarder le nombril, qu'il avait résolu de vivre, qu'il redevenait enfin lui-même. J'étais contente pour lui. Et tout d'un coup il a pris mon visage entre ses mains et il a cherché à m'embrasser.

Alexandra – Il a essayé de t'embrasser ?

Claire – Je me suis débattue, j'ai dit 'non', mais il a continué. Il a agrippé ma nuque, mes cheveux, tandis qu'avec son autre main il me broyait le poignet. Il me faisait mal, vraiment mal. Heureusement, il a trébuché et j'ai réussi à me dégager. Alors il est entré dans une rage, tu n'imagines pas, on aurait dit un dément. Je ne l'avais jamais vu comme ça. Défiguré par la colère. Il hurlait, il bafouillait, il s'étranglait. Les mots avaient l'air de sortir dans le désordre de sa bouche, et comme désarticulés, on ne comprenait rien à ce qu'il disait. C'était impressionnant comme il semblait avoir perdu le contrôle de lui-même. Et puis je pense qu'il s'est rendu compte que tout le monde le regardait et il s'est calmé, comme ça, d'un coup, aussi rapidement qu'il s'était emporté. Il s'est remis à sourire, comme si rien ne s'était passé, comme si tout cela n'était juste qu'une bonne blague. Mais quand il est passé dans mon dos pour aller se rasseoir, il a marmonné que j'allais regretter ce que je lui avais fait. Le ton sur lequel il a dit ça, Alex, ça m'a terrifiée. Je t'ai cherchée partout et ça me rendait folle de ne pas te trouver. C'est ton père qui m'a dit que tu étais sur le toit. Alex, il m'a vraiment foutu la trouille, ce con.

Alexandra – Je ne peux pas croire qu'il t'ait fait subir ça. Je vais le mettre dehors. Je suis désolée, Claire, je n'aurais pas dû l'inviter.

Claire – Tu sais bien que c'est moi qui ai insisté.

Alexandra – Mais je n'aurais pas dû t'écouter. Je savais bien qu'il était inutile de vouloir nous montrer prévenantes. Le fait est qu'on ne lui rendra pas ce qui lui a été pris. Son accident, toutes ces années perdues, il n'y a pas de réparation possible.

Claire – Je pense maintenant qu'il ne s'agit pas que de ça. Je crois qu'il t'aime toujours. Je crois que ce qui le rend fou, c'est que toi tu ne l'aimes plus. Et que je sois celle que tu aimes.

Alexandra – Ça ne me concerne pas qui il aime et qui il n'aime pas.

Claire – D'une certaine manière, je crois qu'il considère que tu lui appartiens. Tu te souviens de sa réaction à l'hôpital quand il a réalisé que nous étions ensemble, il a dit que j'avais profité de son coma pour lui prendre sa fiancée. On a pensé qu'il plaisantait. On avait tort. Je pense qu'il a décidé de nous détruire.

Alexandra – Il en serait bien incapable. Nous allons nous tenir éloignées de lui et il sera bien incapable de nous atteindre. Et s'il ose encore s'approcher de toi, de nous...

Scène 3 : Alexandra, Claire, Philippe, Antoine

*Philippe entre, soutenant Antoine
qui peine à grimper les dernières marches*

Alexandra – Et bien, mais on dirait que nous allons devoir nous occuper de ça dès maintenant.

Philippe – Les filles, devinez un peu qui je vous amène.

Claire, à voix basse – Non, Alex. Pas maintenant, pas ici. C'est exactement ce qu'il cherche.

Alexandra – (*bas*) Je sais ce qu'il cherche. Fais-moi confiance. (*haut*) Antoine, quelle surprise !

Philippe – Quand il a appris que vous étiez sur le toit, ce jeune homme n'a eu de cesse que je l'aide à grimper jusqu'ici.

Antoine (*il parle lentement, avec application, bute parfois sur certains mots, parvient tout de même à être sarcastique*) – Revenir sur la scène du crime, après toutes ces années, l'envie était trop forte. Dites, c'est devenu très joli ici, je ne me souvenais pas. Ces lampions, ce sont les mêmes ? Je suis tombé en les accrochant, je crois ? (*il s'approche du garde-corps, se penche par-dessus*) C'est assez haut tout de même. On n'aurait pas misé beaucoup sur mes chances d'en sortir vivant, hein ? Tout ce vide à traverser... Au fait, Alex, merci. Je veux dire, cette soirée, cette petite fête, tout ça est tout à fait sympathique.

Alexandra – Tant mieux si tu t'amuses.

Antoine – Plus que la dernière fois, en tout cas. J'imagine que ma chute avait probablement gâché la soirée. Il avait fallu annulé sûrement. Un peu tard sans doute pour dire que je suis désolé. Mais j'y pense, une chance que je n'aie blessé personne. En tombant, je veux dire.

Philippe – Les invités n'étaient pas arrivés. Il n'y avait que nous.

Antoine – Oui, voilà. Seulement la famille, pas vrai ? Mais tu étais là aussi, Claire ?

Alexandra – Claire et toi étiez arrivés plus tôt, pour aider.

Antoine – Et moi, pour aider, j'ai donc eu cette foutue bonne idée d'aller accrocher les lampions. J'ai glissé, sûrement. Il avait plu peut-être ?

Alexandra – Je ne me souviens pas. Je ne crois pas, non. Peut-être un peu, le matin.

Philippe – On n'a jamais su exactement ce qui s'était passé. Tu étais seul quand c'est arrivé.

Antoine – Oui, seul. Mais toi, Alex ? J'ai encore oublié, tu étais où ?

Alexandra – Dans les escaliers. Vraiment, tu veux encore revenir là-dessus ? J'étais sur le point de te rejoindre. Mais quand je suis arrivée en haut, tu étais déjà en bas.

Antoine – Oui, c'est ça. Le psy me dit que c'est mieux que je ne me souviens pas de ma chute. Quand même, ce trou noir, c'est assez frustrant. Moi je me dis qu'à force de me faire raconter la scène, je finirai peut-être par me souvenir d'une chose, et puis d'une autre. Pourtant non, je ne me souviens de rien. Pas de ça en tout cas. Tu étais sur le point de me rejoindre, dis-tu. Nous nous rendions sur le toit ensemble, tu as fait un crochet par ta chambre pour... Pourquoi déjà ?

Alexandra – Pour prendre un pull.

Antoine – C'est ça, un pull. C'est vrai que tu as toujours été un peu frileuse. Ça je m'en souviens bien. Combien de fois t'es-tu abritée dans mon manteau parce que tu avais froid, hein ? Souvent aussi tu me

demandais que je te prenne dans mes bras pour te réchauffer. Un vrai petit moineau. N'est-ce pas, Claire ? Avec toi aussi, j'imagine ?

Alexandra – Antoine, s'il te plaît. Tout ceci n'est pas très utile.

Antoine – Tu as raison, tu as parfaitement raison. Je suis désolé. Donc moi en attendant que tu me rejoignes, j'ai eu la très bonne idée d'accrocher les lampions.

Philippe – C'est du moins l'explication la plus plausible. Ça explique comment tu t'es retrouvé à faire cette terrible chute.

Antoine – La plus plausible, oui. Tout de même, c'est étrange la mémoire. Tenez, ces lampions, c'est comme si c'était la première fois que je les voyais.

Alexandra – Et pourtant tu as bien dû les voir, ce soir-là.

Antoine – Sans doute. Sans doute. Qui s'est risqué à aller les accrocher cette fois ?

Philippe – Des amis de Claire. Ils s'y sont mis à trois : un pour monter sur la rambarde, les deux autres pour le retenir.

Antoine – Voilà, c'est trop bête, il aurait seulement fallu y penser. Il aurait suffi que j'attende un peu, Alex se serait fait un plaisir de me tenir la jambe. Je me reconnais bien là, trop fier, jamais besoin de personne. Et puis j'avais bu.

Claire – Ha, tu te souviens de ça ?

Antoine – Me souvenir ? Non. De ça non plus. Seulement, mon taux d'alcoolémie figure dans mon dossier médical. Pas une dose de fillette que j'avais, je peux vous le dire.

Philippe – Ça ne m'étonne pas tellement, nous avons commencé à boire de bonne heure ce jour-là. Enfin bon, il serait dommage de passer la soirée sur ce toit à dénombrer les verres que nous avons ingurgités il y a dix ans. Je propose que nous retournions en bas pour remplir nos verres d'aujourd'hui. Tâchons de nous amuser.

Antoine – Vous avez parfaitement raison. Pardonnez-moi, je ne vous ai retenus que trop longtemps. Allez-y, allez donc profiter de la fête.

Philippe – Tu ne viens pas ?

Antoine – Pas tout de suite. Je crois que je vais rester encore un moment ici. Besoin d'un peu de recueillement, j'imagine. Je vous rejoins plus tard.

Philippe – Comme tu voudras. Si tu as besoin de quelqu'un pour t'aider à redescendre, fais-moi appeler, n'hésite pas.

Antoine – C'est gentil d'y penser, mais je crois que ça ira. Descendre m'est plus facile, voyez-vous. Et puis vous savez, je connais un raccourci maintenant.

Philippe – Ce n'est pas très drôle, ça.

Antoine – Une mauvaise blague, je vous l'accorde. Je vous rassure, je n'ai aucune intention de sauter. Une fois m'a suffi, c'est sûr. Dites donc, si malgré tout j'arrive encore par ce côté, ce sera certainement qu'on m'aura poussé.

Philippe – Tu deviens cynique, mon cher Antoine. Tu devrais éviter de rester trop longtemps ici à ressasser. Enfin, pour ce que j'en dis. Vous venez, les filles ?

Claire – Oui, nous arrivons.

Philippe sort
Antoine est accoudé au garde-corps

Alexandra, à *Claire* et à voix basse – Vas-y, je te rejoins dans quelques minutes.

Claire, *bas* – Non. Je ne te laisse pas seule avec lui.

Alexandra, *bas* – Ça ira, je te promets. Il ne me fait pas peur.

Claire, *bas* – Il me fait peur à moi.

Alexandra, *bas* – Ne t'inquiète pas, je peux m'en débrouiller.

Claire, *bas* – Es-tu bien sûre de ça ?

Alexandra, *bas* – Tout à fait certaine.

Claire, *bas* – Que vas-tu faire ? C'est toi qui me fais peur maintenant.

Alexandra, *bas* – Vas-y, je te dis. Il faut qu'on se parle une dernière fois, lui et moi. Je n'en ai pas pour longtemps.

Claire, *bas* – Je t'aime.

Alexandra, *bas* – Moi aussi, je t'aime. Va maintenant.

Scène 4 : Alexandra, Antoine

Antoine est accoudé au garde-corps
il regarde en bas

Claire le rejoint, se tient derrière lui
elle hésite

Antoine, *sans se retourner* – Sûr, c'est tentant.

Alexandra, *sursautant* – Qu'est-ce qui est tentant ?

Antoine – Tu m'offres une cigarette, Alex ?

Alexandra – Je ne fume plus. Qu'est-ce qui est tentant ?

Antoine – Ces femmes en bas, leurs mamelles. On se dit qu'on tomberait dessus comme dans du coton. Tu vois, je crois que sans les femmes, et leurs poitrines voluptueuses, la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue. Un sein rond et blanc où reposer une joue, où se reposer tout entier, je ne connais pas meilleure preuve de l'existence de Dieu ?

Alexandra – Deux preuves en chaque femme, il faut croire que ton Dieu se doutait que les hommes seraient sceptiques.

Antoine – Tu es toujours aussi spirituelle, je vois. Et toujours aussi belle. Te regarder en face me ferait presque souffrir maintenant.

Alexandra – Sûrement parce que c'est un souvenir que tu regardes. Ce n'est pas moi dans tes yeux.

Antoine – Tu lui ressembles pourtant.

Alexandra – Crois-moi, cette fille-là n'existe plus.

Antoine – Elle existe pour moi.

Alexandra – Je suis désolée, Antoine, tu poursuis une chimère. Si tu veux aimer au présent, il te faudra aimer ailleurs.

Antoine – Aimer ? Qui a parlé d'aimer ? Je vais te faire un aveu, Alex, j'ignore même si je suis encore capable d'une telle chose. C'est que, tu te souviens, ça m'a coûté cher la dernière fois. Aimer. Neuf années de ma vie.

Alexandra – Tu aurais préféré me trouver à ton chevet lorsque tu as émergé du coma, ouvrir les yeux sur une fille éperdue de bonheur et les yeux rougis par neuf années d'attente et de larmes versées sur le fol espoir que tu lui reviennes. Je t'ai déçu sans doute.

Antoine – Voyons, Alex, je n'ai jamais été naïf à ce point. Non, je ne crois pas que ce que je ressens a quelque chose à voir avec de la déception. C'est seulement que ces dix dernières années m'ont légèrement échaudé. L'amour, les femmes, je suis un peu réticent maintenant, voilà tout.

Alexandra – Je n'ai pourtant pas entendu dire que tu sois particulièrement effarouché. Au contraire, on t'a vu plutôt entreprenant ce soir.

Antoine – Tiens, tiens, voyez-vous ça. On se serait plaint de mon comportement ?

Alexandra – Elle ne s'est pas plainte, ce n'est pas précisément le genre de choses que Claire ferait. Mais elle m'a raconté ton petit numéro, en effet. Je me demande ce qui a pu te passer par la tête.

Antoine – Je ne le sais pas moi-même. Un élan incontrôlé, j'imagine. Une pulsion. C'est ça, sûrement une irrésistible pulsion. Tu sais comme nous sommes, nous, les hommes, ces pulsions que la virilité nous impose. On pense avec notre queue, la mienne aura été mise en émoi.

Alexandra – Tu n'es pas plus apte à l'émoi qu'à l'ironie. Il n'y avait rien d'impulsif là-dedans et je suis convaincue que tout cela était très réfléchi au contraire. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi tu aurais pu vouloir que ça se passe de cette façon. Tu vois, Antoine, je ne savais pas si tu répondrais à mon invitation, et j'aurais même très bien compris que tu ne viennes pas, mais j'avais sincèrement envie que tu sois là. Je me doutais que tu pouvais avoir des choses à me dire, je peux comprendre ça, mais je n'avais pas un instant imaginé que tu puisses avoir de mauvaises intentions. Je me suis trompée, voilà tout. Mais ne te méprends pas, je te connais bien, Antoine, et nous savons tous les deux que ton petit pas de danse avec Claire ne doit rien au hasard. Il y a une raison pour laquelle tu es ici ce soir. Et bien voilà, je consens à l'entendre. Profites-en. Oui, profite maintenant, parce qu'après, crois-moi, tu n'en auras plus l'occasion.

Antoine – Quelle dureté ! Je ne savais pas si tu en étais encore capable. C'est bien. Pourquoi je suis venu ? Mais ma chère Alex, tu as dis toi-même, à l'instant, que tu avais envie que je sois là. Tu en avais envie, j'ai accouru. Pourquoi chercher plus loin ? Mais en avais-tu réellement envie finalement ? Moi, je crois que tu en avais besoin plutôt. Tu avais besoin de ma présence, n'est-ce pas ? C'est qu'il n'aurait pas fallu qu'on se demande pourquoi le pauvre Antoine n'était pas à ta petite fête. 'Antoine ? Mais si, vous savez bien, c'est le malheureux qui est tombé du toit, il y a dix ans de ça. Vous vous souvenez, on n'a jamais bien su ce qui s'était passé. Un miracle tout de même qu'il s'en soit sorti, ce garçon.' Et tu avais raison, Alex, tout le monde a l'air particulièrement ravi de me voir.

Alexandra – Tu t'accordes un peu trop d'importance, si tu veux mon avis. J'avais envie que tu sois là, simplement. Toi au même titre que tous ceux qui sont ici ce soir. Ni plus, ni moins. Mais ça, ça ne te suffit pas, n'est-ce pas ? Être un parmi tous les autres, c'est une situation qui ne pouvait pas te convenir. Tu sais quoi, Antoine, tu devrais seulement te détendre. Te contenter de rester à ta place et te détendre.

Antoine – Oui, tout serait parfait, si seulement je voulais bien rester à ma place, sans trop faire de vagues. Si seulement je restais sagement le cul sur le strapontin qui m’a été assigné, auquel j’ai été relégué après ma petite absence. Après tout, je devrais m’estimer heureux d’être en vie, n’est-ce pas ? Savoir mieux apprécier cette chance qui m’est donnée de contempler ton bonheur béat, m’en réjouir même, pourquoi pas, hein ? Mais tu veux que je te dise, je ne veux pas, moi, me tenir tranquille, je refuse de considérer ma résurrection comme une chance et je n’accepte pas de passer dix ans de ma vie par pertes et profits. Pertes surtout. Je ne veux pas. Je ne peux pas moi faire autrement que de reprendre là où j’en étais, parce que c’est là où j’en suis resté, où j’en suis encore, tout simplement. Dix années comme un battement de cil. J’étais là, sur ce toit, un simple battement de cil et c’est là que je suis encore. Et tu étais là aussi. Tu étais là, oui, dans le cœur du jeune homme amoureux que j’étais alors, quand je suis monté sur ce toit. Et aussi quand j’en suis redescendu. Tu étais ma petite amie alors, tu te souviens, j’existais, je tenais un rôle particulier dans ta vie.

Alexandra – C’était il y a longtemps. Que tu le veuilles ou non, c’était il y a longtemps. Il s’est passé beaucoup de choses depuis. C’est ainsi, Antoine, et personne n’y peut rien changer. Ni toi ni personne. Il te faut seulement admettre que c’est terminé. Terminé tout ça. Fini.

Antoine – Pas pour moi. Le temps ne s’est pas écoulé pour moi. Ce qui s’est passé depuis n’est pas passé à travers moi et cela ne s’est donc pas passé. Tout ça, comme tu dis, c’est comme si c’était hier, c’est encore aujourd’hui pour moi, c’est une histoire qui n’est pas, qui ne peut pas être terminée. Tu auras beau dire, rien ne s’est terminé il y a dix ans sur ce toit.

Alexandra – Tu veux que je te dise, Antoine, je ne sais pas en réalité quand cela a pris fin, pas exactement. Certainement un peu sur

ce toit quand même. Peu importe. Dix ans ont passé, au moins pour moi qui n’était pas dans le coma, dix ans ont passé et nous deux, ce qui a été, et ce qui n’a jamais été également – inutile d’enjoliver –, c’est de l’histoire ancienne. C’est fini. Tu entends, cela n’existe plus. Nous deux c’est fini, tu ne peux rien contre ça. Il faudrait être deux pour qu’il n’en soit pas ainsi, mais tu es seul, Antoine, seul parce que je n’en suis plus.

Antoine – Sur ce point, tu as raison, nos deux solitudes se tournent le dos. Seulement voilà, il ne s’agit pas uniquement de toi et de moi. Tu oublies de compter Claire. Elle est un personnage important dans le tableau, Claire. Et c’est elle en vérité qui me permet d’y figurer encore.

Alexandra – Je t’interdis de mêler Claire à cette histoire. Tu entends, je te l’interdis. Claire n’est en rien concernée.

Antoine – Tu me l’interdis ? C’est toi pourtant, toi seule, Alex, qui as fait en sorte qu’elle soit concernée, ta chère et tendre amie. *(il cite)* « Il n’y aura pas de triangle amoureux, Antoine. Trois, c’est toujours un de trop et ma vie ne ressemblera pas à un mauvais vaudeville. » *(Pause – elle ne dit rien, il reprend)* C’est ce que tu avais dit, n’est-ce pas ? Tu te souviens ? Oui, je suis bien certain que tu t’en souviens. Tu n’as pas pu oublier, n’est-ce pas ? C’était juste avant que tu m’aides à tomber. *(Pause – elle ne dit rien, il reprend)* C’est étrange, on dirait que tu n’apprécies pas. C’était très théâtral pourtant. Tu savais apprécier un peu de théâtralité alors. Je suis déçu. Quoi, la ficelle est un peu grosse ? L’amnésique qui retrouve soudain la mémoire, le procédé serait un peu trop trivial, presque malhonnête ? Sauf que ça n’a pas été si soudain, cela m’a pris beaucoup de temps au contraire. Oui, beaucoup de temps avant de comprendre. Il était en moi, ce souvenir, depuis le début. Il était là, dans mon crâne, presque palpable. Mais ce n’est pas facile de se souvenir quand tout le monde autour de vous prétend se rappeler une autre réalité. On ne comprend pas, certains moments même on se dit qu’on est fou, que ce souvenir

qui veut émerger n'est rien d'autre que le fruit pourri d'un cerveau malade. On se dit que ça ne se peut pas, que cette chose qu'on croit avoir été, qu'on ressent comme réelle, n'a finalement jamais existé. Tu sais, c'est comme cet homme qui met du temps avant d'admettre qu'on lui vole chaque nuit un peu de son beurre. Ses yeux ont beau lui dire chaque matin qu'il manque un peu de beurre dans la coupelle, puisque cela ne se peut pas, c'est que cela n'est pas, et il en vient tout naturellement à penser qu'il déraisonne. Mais toi, c'est neuf ans, neuf ans et trois mois de beurre que tu m'as subtilisé. Alors non, vois-tu, je ne vais pas quant à moi rester bien sagement à te regarder faire de belles glissades sur ta grosse montagne de beurre. Je ne vais pas moi me contenter d'être le spectateur silencieux de ton bonheur, ce spectateur muet qu'on autorise à applaudir chaque fois que tu chantes que zzzzioup ! c'est chouette, la vie. Tu dis que c'est terminé, mais non, tu vois, ce n'est pas terminé. Le rideau n'est pas encore tombé, Alex. *(pause)* Et il faudra pourtant bien qu'il tombe.

Alexandra – Ça y est, tu as vidé ton sac ? Tu es soulagé ? Grand bien te fasse. Je vais redescendre maintenant, et te laisser seul ânonner ton petit rôle de petit homme.

Antoine – Non.

Alexandra – Quoi, tu vas m'en empêcher ?

Antoine – Oui. La scène n'est pas terminée et tu restes ici, jusqu'au bout, avec moi. Oh, je te déconseille de t'approcher de cette porte. Tu ne voudrais pas risquer à ton tour de redescendre trop rapidement, j'imagine ?

Alexandra – Ça ne fonctionnera pas, Antoine.

Antoine – Qu'est-ce qui ne fonctionnera pas ?

Alexandra – Tu ne parviendras pas à me faire peur. Tu peux m'empêcher de descendre, mais je n'ai pas peur de toi. Alors je vais rester là, puisque tu insistes, le temps que tu voudras, le temps sans doute que tu me dises ce que tu attends de moi. Ensuite nous redescendrons. Et par le chemin que tu auras choisi pour ce qui me concerne.

Antoine – Tu ne l'as donc pas compris, ce que j'attends de toi ? J'attends que tu rendes morceau par morceau ces années de beurre que tu as récoltées sur mon dos.

Alexandra – C'est donc ça ? Seulement de l'aigreur ? Une minable petite revanche ? Je te plains, Antoine, sincèrement. C'est une folie de penser que je puisse avoir quelque chose à te rendre, et du délire que de perdre ton temps à vouloir te venger.

Antoine – Folie, dis-tu ? Toi ? Toi qui clamaient que la folie n'existait pas. C'est incroyable ce que tu as changé. Je te regarde et ce n'est plus toi devant moi, juste l'ombre de toi, une ombre tremblante, comme effrayée par la lumière. Je t'aimais mieux avant, quand tu te battais fièrement contre tes petits moulins. Tu étais vivante alors, tu avais, comment dire, plus d'épaisseur, plus de relief. Je me demande bien ce qui a pu t'étioler à ce point. Serait-ce là la rançon que tu as versée pour ton bonheur, ce renoncement à toi-même ? Car oui, je le vois bien, tu as renoncé à être celle que tu étais et qui te donnait la vie. C'est à ce prix donc, celui de ta vie en sus de la mienne, que tu as payé ton bonheur ? Ce bonheur terrorisé et qui te paralyse. Comme c'est pathétique !

Alexandra – Tu ne sais pas le prix que j'ai payé. Tu ne sais rien, Antoine. Tu es juste devenu, toi, un vieux con, cynique et aigri.

Antoine – Sans doute. Et c'est ce que j'ai obtenu pour le prix de neuf années de coma : cynisme et aigreur. Tu crois que j'ai fait une mauvaise affaire ?

Alexandra – Pas plus mauvaise qu’une autre. Merde quoi ! Qu’est-ce que tu t’imagines ? Que le monde a baigné dans un océan de béatitude extatique ces dix dernières années ? Tu crois que tout ce temps, ça n’a été qu’une longue et délicieuse partie de plaisir ?

Antoine – Je n’imagine rien. Je n’en sais rien en effet, et c’est ce qui fait toute la différence. Vous étiez vivants, vous, pendant toutes ces années, pendant que moi je n’étais guère mieux que mort. Quelqu’un m’a poussé hors du monde et de ma vie. Quelqu’un est responsable de ce qui m’est arrivé.

Alexandra – Je t’aurais poussé, soit. Je ne vais pas te faire le plaisir de nier ce dont tu t’es convaincu. Je t’ai poussé, et alors quoi ? Ça fait plus mal quand il y a un responsable ? Je veux bien payer pour ce que tu imagines que je t’ai fait, si c’est ce que tu souhaites, mais ne te sens surtout pas autorisé à penser que ton malheur a été plus grand que le mien, qu’il l’aurait été simplement parce que tu tiendrais un coupable.

Antoine – Ton malheur ? Mais je n’ai aucune idée de ce dont tu parles. D’ailleurs ça ne m’intéresse pas. Le fait est que pour ce qui me concerne, je ne retrouverai pas ces dix années de ma vie que tu m’as prises et sur lesquels tu as fini par trouver le moyen de bâtir ton bonheur.

Alexandra – Pauvre con ! Mon enfant est mort. Tu crois qu’on va me le rendre ? Tu crois vraiment qu’on va me le rendre ?! Je donnerais dix années de ma vie pour qu’on lui rende la sienne, si c’était possible. Mais ça ne l’est pas. Vois-tu, ça ne l’est pas. On ne me rendra pas mon enfant, et on ne le rendra pas à la vie non plus. Aujourd’hui, pourtant, tu as raison, je tiens mon bonheur. Claire et moi allons avoir un autre enfant, si tu veux savoir, et ça me rend heureuse, oui. Je suis enfin heureuse et ça n’a rien à voir avec ce que je t’ai pris ou non. Ton coma n’est pour moins que rien dans mon bonheur, tu n’as pas eu ce

pouvoir-là, pas plus que tu n’as celui de me le reprendre. Pour ce qui me concerne, tu n’existes plus. Il y a dix ans, j’aurais peut-être bien eu besoin de te pousser hors de ma vie pour que cela se produise, que tu n’existes plus, mais j’ai changé, oui, j’ai changé et aujourd’hui il suffira seulement que tu sortes de mon champ de vision pour que tu n’existes plus. Mon bonheur t’est insupportable, je peux comprendre ça. Mais tu n’as aujourd’hui que deux possibilités, Antoine : soit tu t’en vas et tu m’oublies, tu me fais sortir de ta vie, soit (*elle enjambe le garde-corps*) tu me fais sortir de la mienne, là, maintenant. Tu veux que ce soit œil pour œil, alors vas-y, n’hésite pas. Pousse-moi dans ce vide, puisque tu t’imagines que c’est si facile. Oui, pousse-moi maintenant, tu n’auras pas d’autre occasion d’obtenir ta minable petite vengeance.

Antoine, après un silence – C’était mon enfant, n’est-ce pas ? Tu m’as donc pris ça également. (*pause*) Alex, c’est ça, c’était notre enfant ?

Alexandra – Tu veux vraiment savoir ?

Antoine – Je pense que j’y ai droit.

Alexandra – Détrompe-toi, tu n’as aucun droit. Mais puisque tu le demandes, elle s’appelait Antigone, je l’appelais Princesse et non, elle n’était pas ton enfant. Elle n’était pas ta fille et tu n’étais pas son père. Elle m’était tout et elle ne t’était rien. Elle n’avait pas de père. Maintenant décide-toi. Tu me pousses ou tu t’en vas. Parce que je te l’ai dit, pour ce qui me concerne, j’en ai fini avec toi.

il réfléchit

Pousse-moi donc. On sait tous les deux que c’est ce que tu vas faire. Fais-le, puisque le moment est venu. Fais-le maintenant.

Antoine – Je ne crois pas que je vais faire ça.

Alexandra – Va-t-en alors.

Antoine – Ça non plus. Ni te pousser, ni m'en aller. Cela ne me convient pas. Il y a une autre possibilité. Je vais m'asseoir là et attendre, et voir ce qui se passe. Voir jusqu'où va te conduire ton petit sens de la tragédie. Antigone ? Tiens donc. Je ne crois pas que tu aies tellement changé finalement. Tu n'as jamais cessé de jouer, n'est-ce pas ?

Alexandra – Si je saute, tout le monde pensera que c'est toi.

Antoine – Oui, sans doute. Et Claire sera en sécurité. Elle ressemble beaucoup à une grosse motte de beurre, Claire, tu ne trouves pas ?

Alexandra – Tu me hais donc tant que cela ?

Antoine – Je t'aime autant que cela, oui.

silence

Alexandra – Qu'est-ce que je peux faire avec ça, Antoine ?

Antoine – Tu ne peux rien faire, il est trop tard. Tu ne peux rien faire puisque tu ne m'aimes pas. C'est dans le vide de ton propre cœur que tu m'as poussé.

Alexandra – Je suis désolée.

Antoine – Non, tu ne l'es pas. Tu es trop seule pour être désolée. Trop consciente de ta solitude. Tu sais, j'aurais voulu, moi, pouvoir fermer les yeux et que tu n'existes plus. Mais ça ne suffit pas. J'ai essayé, fermer les yeux, t'obliger à sortir de moi, mais ça n'a pas suffi.

Alexandra – Tu ne me laisseras donc jamais tranquille. Jamais en paix. Tu as été mon crime et tu seras à jamais le visage livide de ma pénitence, le fantôme silencieux de mon crime. (*silence*) Ha, l'effroyable et lourd silence de l'expiation.

Antoine – La Tragédie, finalement, ce n'est que cela, la grande musique du silence. Tu vois, j'ai travaillé mes gammes. « La Tragédie, avec ses incestes, ses parricides », la Tragédie, avec ses crimes, ses trahisons, l'amour et la haine, la vengeance et l'expiation, la malédiction, la cruauté des Dieux et l'inéluctable destin des hommes. Oui, la Tragédie, ce n'est que cela, au-delà des mots et des êtres : le silence. Le silence, la Vie pure.

Alexandra, surtout pour elle-même – « De la pureté, c'est-à-dire en somme de l'innocence. » Expier... Mourir... Juste un rideau qui tombe. Un rideau tombe et tout ce qui a commencé fini, tout qui retourne au rien, le néant, immensément vide et noir. Le silence. Une joie pure. Je n'ai plus peur.

Antoine – Oui, de l'innocence. Quand il n'y a plus les mots pour dissimuler l'être, nos cœurs qui palpitent et puis qui ne palpitent plus. Le silence.

Alexandra, surtout pour elle-même – La seule tragédie, c'est de vivre et puis de mourir. Naître. Paraître. Se soumettre. Et puis à la fin, disparaître. Ce n'est rien. Ce n'est rien. (*pause*) Aimer pourtant.

Antoine – Aimer ?

Alexandra – Non, ça non plus. Ce n'était qu'un divertissement. (*elle récite lentement*) Ho ! Ho ! Poussez pas. Voilà, voilà, j'y vais. J'y vais... Voilà, j'arrive...

elle se laisse chuter

Antoine – Alex, non ! Qu’as-tu fait ? Ce n’est pas possible. Pas possible. Alex, tu n’as pas fait ça. C’est encore un de tes mensonges, n’est-ce pas ? Seulement un mensonge, ta petite comédie... Alex ? Alex ?!... Quand même, elle n’a pas pu faire ça ? Elle n’a pas pu me faire ça quand même. Que vais-je devenir maintenant ? *(pause)*

la musique s’éteint
les voix cessent
le silence
le noir